

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

LES LÉGENDES du SAINT-LAURENT

FANTAISIE DU TERROIR



LE PRÊTRE FANTÔME

“Valois entra un soir dans la chapelle...”

Courtoisie du Pacifique Canadien.

Arts, = Sciences, = Lettres

Septième année, vol. VII, no 6. - QUÉBEC - Octobre, 1926

25 SOUS L'EXEMPLAIRE

CRÉDIT-CANADA

LIMITÉE

LA CLEF DU SUCCÈS

Avez-vous déjà songé que \$100.00 placées tous les mois à 6% vous donneront en 10 ans la

JOLIE SOMME D'ENVIRON \$24.000.00?

La spéculation ne peut assurément promettre la fortune sur une base aussi solide. Vous pouvez atteindre cet idéal en vous prévalant de notre NOUVEAU SYSTÈME BANCAIRE de LIVRETS-OBLIGATIONS sur des valeurs de l'Etat, de compagnies d'utilités publiques ou industrielles de tout premier choix.

Vos ECONOMIES sont votre SAUVEGARDE. Confiez-les à une institution qui n'opère que sur des bases solides et qui compte à son crédit des oeuvres qui inspirent la

PRUDENCE, la SAGESSE et la SECURITE.

Succursale à Québec: 88, rue St-Pierre. - Tél. 2-1914

À Travers Le Canada via "Le Chemin National"

CHEMIN DE
FER
NATIONAL
DU
CANADA

LE CONTINENTAL LIMITÉ

(LE TRAIN DE LUXE POUR L'OUEST)

Part tous les jours de Montréal à 10 h.15 p. m. en route pour North Bay, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Parc National, Jasper, Prince Rupert, Vancouver et Victoria.

Matériel roulant de tout dernier modèle, wagon-panorama-bibliothèque, (muni d'appareils de radio), wagnons-lits modernes et touristes, wagons-cclons et wagon-première. Excellent service de wagons-réfectoires.

Départ de Québec 6 h. 20 p. m. pour raccordement à Montréal avec le "Continental Limitée."

Demandez des livrets illustrés et de plus amples renseignements à J.-E. Leblanc, Agent de district, Trafic-Voyageurs, Chemin de Fer National.

7, RUE DU FORT, QUEBEC, QUE.

CANADIEN NATIONAL

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VII

QUÉBEC, OCTOBRE 1926

No 6

Le Prêtre Fantôme

On voyait jadis, sur la petite île du Pas, près de Sorel, une chapelle modeste bâtie sur un terrain foulé autrefois par le pied de l'Iroquois. Or les voisins constatèrent un soir que la pieuse petite lampe du sanctuaire n'était plus seule à y briller, sur le coup de minuit, mais qu'une autre lumière, plus vive encore, s'y reflétait dans la nuit.

Après bien des hésitations, un groupe de paroissiens se décidèrent à aller voir et s'approchèrent de l'une des fenêtres de la petite église. Or, que virent-ils au pied de l'autel, sinon un prêtre revêtu des ornements sacerdotaux, immobile et semblant prier, la tête penchée devant le tabernacle? Nos explorateurs n'en voulurent pas savoir davantage ce soir-là et réintégrèrent à toutes jambes leurs foyers respectifs.

Cependant l'un d'eux, Jacques Valois, homme de courage et d'une grande piété, résolut de pénétrer de nuit dans l'église en invoquant le secours de Dieu pour éclairer ce mystère. "Je verrai bien, dit-il, si ce prêtre est vivant ou trépassé, et, si, parfois, il aurait besoin de prières."

Qui fut dit fut fait. Valois entra un soir dans la chapelle, pria dévotement et attendit les événements.

Il n'eut pas bien longtemps à attendre, car à minuit la porte de la sacristie s'ouvrit et laissa passer un prêtre en soutane qui vint allumer un cierge de chaque côté de l'autel et préparer celui-ci pour célébrer la messe. Puis il retourna dans la sacristie, tandis que Valois, guère rassuré, égrenait son chapelet avec confiance et curiosité. Puis le prêtre revint, revêtu de la chasuble et portant avec respect le calice, qu'il déposa sur l'autel. Jacques Valois s'approcha et se prépara à répondre aux prières de la messe. Et celle-ci commença et se déroula selon tous les rites de la liturgie.

Puis le servant de messe vivant suivit à la sacristie le prêtre fantôme qu'il venait d'assister. Celui-ci déposa ses ornements, s'inclina devant le crucifix, et se tourna vers Valois, qui n'avait presque plus peur. "Depuis plusieurs années, dit le prêtre d'une voix lointaine, je suis venu ici chaque nuit pour reprendre une messe que j'ai eu le malheur, un jour, de dire trop vite. J'étais condamné à cette pénitence pour aussi longtemps qu'il ne viendrait pas une personne courageuse pour me la servir. Ma pénitence est terminée. Je vous laisse ma bénédiction." Et le fantôme disparut à jamais.

R. C.

Au Parnasse Canadien

LIED D'AUTOMNE

Les feuilles mortes sont les rêves,
Qu'ont fait les arbres autrefois. . .

A. DÉSILETS.

*Entends-tu la douce romance,
Du vent, de l'automne et du soir? . . .
Ce chant qui fleurit le silence,
D'un peu d'amour, d'un peu d'espoir,
C'est quelque chose de suave
Comme la douceur de pleurer. . .
Les beaux vieux chênes où l'on grave
Le jour d'un rêve ou d'un baiser,
Perdent déjà leur gai feuillage,
Et dans ce féérique envol
Chaque feuille est un coquillage
Que le vent pose sur le sol.
Au jardin les fleurs n'ont plus d'âme,
Le cœur des lys est effeuillé,
Le soleil même a moins de flamme. . .
Où donc le rêve est-il allé? . . .*

Saint-Michel, 1926.

Alice LEMIEUX.

A MA SŒUR

Écrit dans son album.

*Lorsque je serai vieux et que tu seras vieille,
Peut-être un soir d'hiver resterons-nous tous deux
Attentifs et muets et prêtant notre oreille
Aux échos du passé qui nous berceront mieux.*

*Comme un soleil qui meurt possède sa merveille,
La vie à son déclin a ses jours radieux,
Et que je sois bien vieux, et que tu sois bien vieille,
Nous ne ferons jamais des vieillards envieus.*

*Devant quelque foyer où la flamme pétille,
— Le tien, le mien, qui sait? — rêvant à la famille
Nous attendrons, ainsi, qu'une humble étoile ait lui.*

*Puis sans rien dire alors, et d'une main qui tremble
Tu prendras cet album que nous lirons ensemble
Avec nos yeux éteints, mais nos cœurs d'aujourd'hui*

Jean-Paul LESSARD

D'UN MOIS À L'AUTRE

PAR DAMASE POTVIN

Nous avons eu une nouvelle "Semaine de la protection des forêts". Et, ce soir, je me rappelle, c'est tout naturel, cette mélancolique et si simple fable de Lafontaine : Un octogénaire plantait. Qu'on me permette de rapporter encore la réponse du sage vieillard aux jeunes qui se moquaient de lui parce qu'il plantait des arbres à ses quatre-vingts ans :

... La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée ;
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui nous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrières-neveux me devront cet ombrage.

Il serait à souhaiter que les fruits de la Semaine de Protection se bornassent à faire éclore deux sages de la trempe de l'octogénaire de Lafontaine. Car s'il est une œuvre de très haute portée économique et sociale à laquelle tous les patriotes sincèrement attachés au sol du pays doivent consacrer leurs efforts et donner leur plus entier concours, c'est assurément l'œuvre de la protection de nos forêts et du reboisement de nos territoires forestiers dévastés.

Mais c'est une tâche bien difficile, on l'a compris, d'engager les masses rurales de nos provinces canadiennes à respecter l'arbre. Pendant des générations nos gens des campagnes ont vieilli avec cette idée que l'arbre était leur ennemi naturel dont il fallait se débarrasser à tout prix. En arrivant sur leur terre, ils trouvaient chaque pouce de terrain en possession de l'ennemi. Avant de construire leur premier abri et de jeter en terre leur première poignée de grains, il fallait non seulement abattre, à force de sucurs, des centaines d'arbres mais les faire disparaître, les anéantir. Et on les brûlait sur place. Mais les branches et les troncs disparus, la souche se cramponnait encore au terrain avec ses longues racines et, pendant des années, offrait encore un obstacle quasi insurmontable à toute culture soignée.

On ne voyait donc dans l'arbre qu'une nuisance à la terre. Les colons les brûlaient avec joie, heureux étaient-ils plus encore quand leur ennemi mourant ne se vengeait pas en mettant le feu à leur habitation et même à toute la concession.

J'ai vu des colons menacer du poing des souches gigantesques encore debout des années après leur complet établissement, pour leur rappeler les luttes du début.

Alors, quoi ! Les enfants et les petits enfants des conquérants de nos forêts canadiennes dans nos régions

agricoles subissent les lois de l'atavisme et ont peine à chérir l'ennemi séculaire de leurs grand'pères et de leurs pères.

Mais il est temps d'oublier les haines instinctives et les vieux préjugés. Il faut nous souvenir maintenant, chaque jour, ce qu'on a dit de l'arbre :

L'arbre nous fait l'eau,
L'eau nous fait le pré,
Le pré, le troupeau,
Le troupeau, l'engrais
Et l'engrais, le blé.

Et le blé, c'est le pain ! Comme l'on voit par cet heureux rapprochement poétique l'arbre pourvoit à notre premier moyen de subsistance.

Quant à ceux qui se plaisent à détruire l'arbre par plaisir, qu'ils se rappellent donc, s'ils ont du cœur, cette maxime d'une profonde pensée : "L'homme met six mois à faire un livre, Dieu met cent ans à faire un chêne."

*
* *

L'honorable Honoré Mercier, ministre des Terres et Forêts, accompagné d'un groupe de journalistes de Québec et de Montréal, est parti le 11 octobre, pour un voyage éducationnel dans la région minière du nord-ouest de la province de Québec, visitant, en passant, le territoire forestier du Témiscamingue et, au retour, l'Abitibi.

On ne saurait, à notre humble avis, trop connaître, et donner à ceux qui en ont les moyens, l'occasion de faire connaître ce merveilleux Eldorado que sont devenus, depuis quelques années, certains cantons du Témiscamingue et de l'Abitibi.

Toute cette abrupte région de Rouyn, de Boischatel et de Duprat, ainsi que plusieurs cantons adjacents, est appelée à devenir pour la province de Québec ce qu'a été, pour celle d'Ontario, le territoire aurifère de Porcupine, de Cobalt et du Lac Kirkland : une source abondante des plus précieux métaux et de l'or en particulier. Tout le Canada, au reste, aura à profiter des centaines de millions qui sortiront des entrailles de ce précieux territoire.

Comme on l'a déjà fait remarquer, c'est une chose assez étrange, dans l'histoire économique d'un pays, surtout d'un pays de l'Amérique où généralement tout va si vite, que ce riche territoire du nord-ouest de notre province ait été si longtemps ignoré et surtout si longtemps inexploité après les trouvailles faites en territoire ontarien do. t les

veines "rouynnesques", oserions-nous dire, sont le prolongement de celles de l'Ontario. Les terrains aurifères de la province-sœur étaient épuisés, après avoir été fouillés pendant des années, et les petites villes nées de l'"auri sacra fames" disparaissaient une à une, que l'on soupçonnait à peine, un peu plus loin, le prolongement souterrain de ces précieuses veines.

Il est vrai que voilà deux cent quarante ans, en 1686, alors que la civilisation commençait à naître en Amérique, on a parlé des mines de Rouyn. Cette année-là, un parti d'une centaine d'hommes, tous hardis explorateurs, sous la direction du preux Chevalier de Troyes, étant en route pour la Baie d'Hudson, firent un crochet pour aller visiter les "mines d'or" de Rouyn que des sauvages leur avaient dit exister dans cette contrée. Mais ce fut tout, et jamais plus dans la suite l'on entendait parler de cette découverte. Ce territoire resta à l'état vierge pendant près de deux siècles et quart. Même voilà quinze ans, une gigantesque voie ferrée fut construite, parallèlement à ce territoire, à une quarantaine de milles au nord seulement des plus précieux et des plus visibles gisements aurifères, et pendant vingt ans, une autre voie ferrée, le T. & N. O. Railway, aboutit à vingt milles au sud de ce Klondyke québécois ; et personne ne le soupçonnait. Seuls pendant ces deux siècles des sauvages et quelques trappeurs souillaient la virginité de ce sol précieux de la pression feutrée de leurs raquettes.

Et pourtant, d'après les expériences conclues depuis une dizaine d'années, les "champs d'or" de Rouyn doivent être considérées comme les plus précieuses du monde entier. Et l'on donne comme preuve le fait que dans trois mines seulement, avant la fin de 1925, un total d'une valeur de quarante millions en or a été calculé pour les premiers cent pieds de profondeur. C'est un record, paraît-il. Et il serait brisé, depuis, dans le même district. Un tel territoire mérite d'être connu assurément.

*
* *

Maintenant, nous avons à compter, chaque année, sur un million de touristes américains ; et, assurément, notre industrie hôtelière a raison d'être fière d'escompter cette visite annuelle imminente des gens d'outre-quarante-cinquième. Ils viennent contempler notre Québec historique. Généralement, alors, au printemps, Québec cherche à faire toilette neuve. On badigeonne, on repeint, on nivelle, on répare et l'on entreprend même des travaux permanents que l'on ne terminera cependant que plusieurs années après.

Mais nous aurions tort de considérer ce débarbouillage sommaire comme suffisant. Il est vrai que les touristes ne viennent pas chez nous uniquement dans le but d'admirer les progrès de notre voirie municipale. Beaucoup de leurs villes neuves ont, sur ce point, des supériorités incontestables. Ce qui les attire, c'est le prestige, dans un pays neuf, trois fois séculaire de ce Québec qui, depuis

qu'il existe, n'a jamais, à tous les âges de son histoire, cessé d'intéresser. Cet intérêt resterait le même quand notre ville ne présenterait qu'un dédale de rues boueuses à peine pavées.

Mais n'empêche qu'une commission dite d'embellissement qui serait chargée d'entretenir notre vétusté ne ferait pas un mauvais travail ne serait-ce que pour activer le mouvement touristique et rendre plus agréables les impressions qu'emportent les étrangers de notre ville. C'est l'ambition présente et tout dernièrement exprimée par le maire actuel qui veut que l'effort commun porte surtout sur l'embellissement général de la ville. Cela, évidemment, ne veut pas dire qu'il faille d'un coup démantibuler le vieux Québec, par exemple, abattre nos remparts, raser notre citadelle, faire disparaître les deux seules Tours Martello qui nous restent, supprimer nos vieilles portes et remplacer par des "boîtes à savon" modernes les vieilles résidences privées qui se tassent encore le long de certaines de nos plus anciennes rues.

Non, une Commission d'Embellissement devrait être composée de membres assez intelligents pour prendre les moyens nécessaires de conserver notre vieux Québec absolument intact, tout en épargnant aux étrangers des hauts-le-cœur en pénétrant dans certaines rues de ce vieux Québec. Ainsi, que l'on n'aille pas abattre nos antiques remparts mais qu'on les répare de façon à conserver la vie de celui qui se hasarderait le long des rangées de pierres vétustes qu'ils représentent. Que l'on s'efforce de créer de nouveaux centres d'intérêt et que l'on sorte même des grandes lignes tracées par l'histoire. Après avoir vu nos monuments, nos principaux édifices publics, que l'on raconte au visiteur l'histoire imprévue d'une vieille résidence privée qui a été jadis, souvent, le théâtre d'un drame comme cette vieille maison inconnue de la Grande-Allée, en face de l'Hôtel du Gouvernement, qui servit de cadre à un roman dont les héros furent l'illustre amiral Nelson et une jolie Québécoise, et où a failli être changée la carte du monde.

Et puis, que l'on promène le touriste dans une ville propre, agréable, remplie d'imprévus, disons à toutes les encoignures. Alors, il sera agréable, amusant, peu banal de visiter Québec dans ces conditions ; l'on devrait rapporter de cette visite une moisson d'impressions et de souvenirs plus personnels que ceux qu'emportent ces chargements de touristes empilés sur les étagères d'omnibus gigantesques et qui obéissent avec ponctualité aux injonctions du guide, lèvent les yeux tous en même temps, regardent un édifice assez vulgaire ; détournent la tête ensuite... et ont l'air de bien s'ennuyer.

**
* *

On sait que les Bénédictins de Solesmes viennent d'entreprendre la réédition des œuvres complètes, relations, lettres, mémoires, etc., de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la

Nouvelle-France et la rédaction d'une nouvelle biographie de celle que l'on a appelé la "Thérèse de la Nouvelle-France". On publiera de cette œuvre sept gros in-folios bourrés de documents inédits et de faits nouveaux. Voilà, c'est le cas de le dire, un travail de Bénédictin.

La Mère Marie de l'Incarnation qui, au dire de Dom Jamet, en particulier, fut la plus grande contemplative du XVII^e siècle, n'est pas suffisamment connue ni en Europe ni surtout en Amérique où ont rayonné son génie et sa sainteté. Cependant plusieurs ouvrages déjà lui ont été consacrés, dont le premier fut celui de son illustre fils, Dom Claude Martin, La Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, publiée à Paris en 1677. Ce premier ouvrage contient surtout les deux relations de Marie de l'Incarnation, la première, à Tours, en 1633 et l'autre, au Canada, en 1654 et Dom Claude Martin y a ajouté tout ce qu'il connaissait touchant la vie de sa mère. Il existe aussi La Vie de la Mère Marie de l'Incarnation par le Rév. Père de Charlevoix, publié à Paris en 1724 et dans laquelle l'auteur s'attache surtout presque exclusivement à raconter la vie intérieure de cette héroïne. Enfin, une troisième, Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation a été écrite par l'abbé H.-R. Casgrain et publiée à Québec en 1864, précédée d'une très éloquente esquisse sur l'histoire religieuse des premiers temps de la colonie française au Canada.

Mais l'on compte encore beaucoup d'ouvrages dont la Mère Marie de l'Incarnation fournit le sujet principal : La Vie des Premières Ursulines de France, par Charles Sainte-Foi, L'Histoire des Ursulines de Québec, les Relations des Jésuites, les manuscrits du monastère des Ursulines de Québec, etc.

Maintenant que de grands écrivains catholiques de France se sont plongés dans l'étude de la vie intérieure des grands saints, le temps est venu, a-t-on cru avec raison, de sortir de l'ombre la vénérable figure de la Mère de la patrie canadienne et tout le monde catholique attendra avec impatience l'œuvre des Bénédictins de Solesmes qui sera, personne n'en doutera, un très éloquent pendant au Saint Augustin de M. Louis Bertrand, au Saint Paul de M. Emile Beauman, et aux belles études de MM. Georges Goyau et André Bellessort.

*
* *

Les monuments ont leurs tribulations comme les individus. A preuve la belle statue du Découvreur du Canada que l'on a dévotée le 17^e octobre courant sur la Place Jacques-Cartier à St-Roch. C'est pourtant l'une des plus belles statues de Québec et elle ne méritait pas tant d'ennuis.

On sait que ce monument avait été commandé en France pour elle par la Commission de Conservation des Monuments Historiques qui avait mis en lui toutes ses

prédilections et qui voulait le placer en un coin quelconque des magnifiques parterres de l'Hôtel du Gouvernement. C'est ici que commencent les tribulations de la statue du sculpteur Bateau. Pendant que durant l'hiver de 1925-26 ce monument gelait, pour ainsi dire, dans la cour intérieure du Parlement, les gens de Saint-Roch s'émurent subitement et d'une façon assez étrange du fait que l'on désirait élever le monument du Découvreur à la Haute-Ville quand il avait pour lui une place superbe, au cœur de Saint-Roch et qui portait même le nom du Découvreur. Ils exigèrent le monument. Naturellement les maîtres de ce dernier résistèrent ; on insista et même avec une certaine violence. Une délégation monstre se rendit même au Parlement pour forcer la main des ministres. On craignit presque une émeute à un moment donné. Finalement, la Commission, avec une grande générosité, fit cadeau à la cité de son monument que l'on pouvait désormais élever sur la dite Place Jacques-Cartier.

Le calme revint et plusieurs mois s'écoulèrent. On préparait la place pour recevoir la statue du Découvreur. Le socle était construit et, un jour, l'on y hissait le bronze quand, ô horreur ! quelqu'un s'éperçut que l'on avait cassé le nez et rasé à peu près la moitié de la barbe du Malouin. Le mal était, paraît-il, irréparable. Que faire ? L'on était aux abois. Des princes de l'art de la sculpture vinrent pour constater le désastre et l'on s'aperçut que le quidam qui avait constaté les dites blessures avait eu la berlue. Ce qu'il croyait manquer au nez et à la barbe de Jacques-Cartier était tout simplement des coups de ciseau voulus par le sculpteur lui-même qui voulait de loin, rectifier la tête de Jacques Cartier qu'il désirait aussi hirsute que possible et la barbe aussi en broussailles que le voulait la forte brise de l'océan. De fait, vus d'en bas le nez et la barbe du Jacques Cartier de Bateau sont au plus naturel ; pas le moindre accroc. Bon. Tout le monde semblait content et l'on décida de dévoiler le monument au milieu de grandes fêtes encore qu'un autre quidam ait exprimé, au milieu de la satisfaction générale, mais d'une façon heureusement plutôt passagère, que l'on devrait graver sur le socle le nom de Jacques Cartier vu que, disait-il, le seul nom que l'on pouvait lire était celui de Bateau, et que les générations futures pourraient bien prendre ce monument pour celui de Bateau. Mais on passa outre . . .

Mais en voici d'une autre. Au moment où l'on termine l'élaboration du programme des fêtes, des connaisseurs proposent de vernir la statue sous prétexte que le bronze semble sale. Un sculpteur arrive et proteste prétendant que cette prétendue saleté a été voulue par l'auteur de la statue qui en a fait, d'avance, la patine, œuvre des siècles. Mais l'on ne paraît pas bien convaincu et présentement le vernissage de la statue de Jacques Cartier reste à l'ordre du jour. Probablement que l'art triomphera et que la statue ne sera pas badigeonnée.

Damase POTVIN.

MONSIEUR J.-F. RAOUL DIONNE

LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES

NOUVEAU PRÉSIDENT



Monsieur J.-F. Raoul DIONNE,

Président de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

A M. Alphonse Desilets, le président de l'année 1925-26, a succédé, pour l'année 1926-27, Monsieur Raoul Dionne. Autant le premier est connu dans le monde des lettres, parcequ'il y a fait sa marque, autant le second jouit d'une enviable notoriété dans le domaine de l'art musical. A l'un comme à l'autre, la Société des Arts, Sciences et Lettres est redevable d'un dévouement constant et d'un prestige croissant.

A celui qui s'en va... jusqu'au fauteuil voisin, vont les témoignages de gratitude pour avoir procuré à la Société des Arts, Sciences et Lettres une année vraiment féconde et à celui qui arrive l'hommage de nos félicitations et de nos vœux.

Pour quiconque de nos lecteurs ou amis connaît moins que nous Monsieur Dionne, notre nouveau président, nous nous permettons de reproduire ici ce que nous trouvons dans la dernière livraison des biographiques canadiennes-françaises :

“Certains citoyens ont une dualité de personnalités qui les rend également sympathiques et populaires dans des

milieux fort différents. M. J.-F.-Raoul Dionne est de ceux-là. L'un des principaux représentants de la maison Holt-Renfrew à Québec depuis plusieurs années, il a su se faire estimer dans les cercles commerciaux. C'est un négociant courtois, averti et aux vues larges. Mais il y a aussi chez lui l'intellectuel, l'artiste, le musicien, dont le dévouement pour l'avancement artistique de la vieille capitale est sans bornes. J.-F.-Raoul Dionne est né à Québec le 2 décembre 1877 du mariage de Téléphore Dionne, menuisier, et de Joséphine Desisle. Il fit ses études chez les frères des Écoles Chrétiennes et débuta fort jeune dans les affaires en 1890. Pendant vingt-quatre ans il a été représentant de manufacturiers et il est aujourd'hui acheteur pour le rayon de confection pour dames de la maison Holt-Renfrew à Québec. Si les luttes politiques le laissèrent plutôt froid, il s'est toujours intéressé par contre à l'avancement du mouvement littéraire et musical tant à Montréal qu'à Québec. Fils et frère de musicien de renom — il est le frère de feu T.-O. Dionne, le luthier bien connu de Montréal — il chanta d'abord comme soprano à la Maîtrise de Notre-Dame, de Montréal, direction Charles Labelle. Quelques années plus tard, nous le retrouvons baryton soliste au chœur du Gesù, sous la direction de son professeur Alex.-M. Clerk. Il suit ce dernier, toujours en qualité de soliste, à St-Louis-de-France. Depuis vingt-cinq ans, il a pris une part très active au mouvement musical au Canada et aux États-Unis, chantant comme soliste dans presque toutes les villes de la province et même aux États-Unis. Il habite Québec depuis quinze ans, et fut maître-de-chapelle à Manrèse en 1914-1915. Il est le premier directeur et fondateur des Chanteurs de St-Dominique excellente association artistique, composée des amateurs les plus sérieux et des meilleures voix de la vieille capitale. Il est le rédacteur du coin des musiciens dans *Le Terroir*, organe officiel de la Société des Arts Sciences et Lettres de Québec, et c'est lui qui organisa le premier concours musical de cette société. Deux de ses conférences sur l'histoire de la musique eurent un succès marqué. Il a été successivement l'un des directeurs, vice-président junior puis senior de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec. Il est membre du Club Rotary de Québec et il fut secrétaire de l'ancien club de chasse à Courre de Québec. L'équitation est la récréation favorite de M. Dionne. Le 9 juin 1902 il épousait Mlle Hélène Hickock, fille de M. Thomas Carter-Hickock, de Montréal. Quatre enfants sont nés de ce mariage, les deux premiers morts en bas-âge. Survivent : Guy, 19 ans et Yvette, 17 ans. Résidence : 108, rue Aberdeen, Québec.”

Et maintenant que se trouve ainsi faite, et trop sommairement, la présentation du nouveau président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, nous pouvons exprimer l'assurance que les activités de l'année qui s'ouvre sous cette nouvelle direction ne manqueront ni d'harmonie, ni d'élégance !

MAXIME LE DOYEN.

LE MOULIN DE VINCENNES

Il est, non loin de Québec, dans le territoire de l'ancienne seigneurie de Vincennes, perchée au sommet d'un cap abrupte plongeant à pic sa base dans le fleuve, une coquette villa d'architecture originale et qui frappe les yeux de tous ceux qui passent sur la route ou sur le fleuve. Cette curieuse maison est tout simplement un antique moulin banal qui par les soins d'un homme de goût et d'un architecte habile, a été transformée en une coquette villa de campagne. C'est le Moulin de Vincennes, maintenant maison de villégiature unique au monde par l'originalité de sa construction, de son ameublement et de son site incomparable.

Chaque automne, les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, dont le "meunier" du moulin est l'un des officiers, vont passer quelques heures de repos dans ce vieux coin historique et c'était le dimanche 3 octobre, le jour de cette joyeuse excursion annuelle. Ce fut l'occasion pour nous de remonter quelque peu aux origines de cette belle seigneurie du Cap Saint-Claude ou de Vincennes devenue depuis deux cent cinquante ans, un prolongement de la belle paroisse de Saint-Etienne de Beaumont, et de son antique moulin banal qui ne l'est assurément plus, aujourd'hui.

Quel beau domaine que celui que concédait, le 3 novembre 1662, l'intendant Jean Talon à François Bissot de la Rivière en faveur de ses deux fils âgés respectivement de quatre et de huit ans, "pour leur donner le moyen de s'établir". Ce territoire comprenait soixante-dix arpents de terre de front sur une lieue de profondeur à prendre sur le fleuve Saint-Laurent. Cette concession était faite en fief et seigneurie, à la charge de la foi et hommage au Château Saint-Louis à Québec, de tenir et de faire tenir feu et lieu sur la seigneurie, de conserver et de faire conserver les bois de chêne, de donner avis des mines, des minières et des minéraux, de laisser les chemins de passage nécessaires, etc.

En ce temps reculé, le chemin du Roi passait en bas des côtes, et longeait le fleuve. En arrivant au pied du Cap Saint-Claude, vis-à-vis Saint-Laurent de l'Île d'Orléans, l'on voyait dégringoler du Cap en une chute magnifique de cent cinquante pieds de hauteur, le Ruisseau Saint-Claude qui, plus tard, sous Bigot, fut appelé la rivière Friponne. C'est au bas de cette chute que l'on construisit en solides moellons le moulin banal de la seigneurie. La côte se défrichait vite, les maisons des cultivateurs de Lauzon, de Beaumont et de Vincennes se multiplièrent mais plus haut, dans les terres. Il fallait descendre les caps pour aller au moulin. A une date qu'aucun historien

de cette partie du pays n'a encore pu établir exactement, les habitants décidèrent de transporter le moulin au sommet du cap. On abandonna la bâtisse en pierres dont on voit encore aujourd'hui les fondations et l'on en construisit en haut, une autre en bois dans laquelle l'on transporta tous les rouages, meules, alluchons, pétrins, grande roue, etc. Le moulin servit encore pendant de nombreuses années et fut ensuite abandonné et pendant cinquante ans, au moins, il fut regardée comme une vieille bâtisse qui ne pouvait être utilisable. Il y a quelques années, M. Lorenzo Auger, architecte de Québec, l'acheta et le transforma, avec un art de magicien, en cette originale villa qui fait l'admiration de tous ceux qui la visitent.

Damase POTVIN.

Ménagez votre énergie. — Si vous voulez à la fois obtenir du succès et être heureux, vous devez avoir une bonne perspective, de manière à pouvoir distinguer les grandes choses des futilités dans la vie.

Il ne faut pas gaspiller votre énergie sur des questions de peu d'importance, mais il faut y aller de toute cette énergie quand il s'agit de faire face à une grande opportunité.

Si vous manquez votre autobus et qu'il vous faille attendre dix minutes sous la pluie, l'accident n'a pour vous que peu d'importance, mais si vous êtes sur un bateau et que votre petite fille tombe à la mer, vous n'hésitez pas à sauter par-dessus bord pour la sauver. C'est ce que nous voulons dire.

Cinq minutes. — Un homme arrive trop tard pour en voir un autre au sujet d'affaires.

On lui dit que celui qu'il désire voir est parti "depuis quelque temps".

— Mais, dit-il, je ne suis en retard que de cinq minutes !

Pourquoi être en retard même de cinq minutes ? Ce temps n'est-il pas assez long pour vous faire perdre des milliers de dollars ?

De nos jours :

Nombre d'hommes et de femmes ont des revenus de plus de \$10.00 par minute.

Les presses modernes impriment et plient plus de 2,500 feuilles de papier en cinq minutes.

La voix de l'orateur est entendue tous les jours sur une moitié du globe dans une petite fraction de cinq minutes de l'instant où il prononce ses paroles.

On nous enseigne que l'âme de l'homme peut quitter son corps et atteindre le septième ciel ou le plus bas étage de la perdition en beaucoup moins de temps que cinq minutes.

Alors, quelle raison avez-vous de croire que vous avez très bien fait de retarder votre entrevue de cinq minutes ? Est-ce beaucoup mieux que de ne pas être allé au rendez-vous ? Pouvez-vous dire combien l'autre a gagné ou perdu, pendant ces cinq minutes ?

Seulement cinq minutes !

LÉGENDES DU SAINT LAURENT

FANTAISIE DU TERROIR

LE GLAS DU MISSIONNAIRE



LE GLAS DU MISSIONNAIRE

(Courtoisie du Pacifique Canadien.)

Tadoussac n'est pas peu fier de posséder le premier sanctuaire érigé en pierre sur le continent américain, et sans doute plus longtemps que le clocher, qui dure encore, se gardera la tradition de la cloche qui sonna toute seule pour la mort du Père LeBrosse, missionnaire jésuite des tribus montagnaises.

Grand et robuste encore en dépit de ses soixante-dix ans, le Père LaBrosse achevait à Tadoussac une vie de labeur incessant qui lui avait valu la vénération profonde de toutes les paroisses dont il avait été chargé. Les habitants savaient pouvoir toujours compter sur le pieux missionnaire, quelle que fût la saison, ou la distance à parcourir pour exercer son ministère de consolation, c'est pourquoi il était aimé universellement et considéré comme un "homme de Dieu" dans toute la force du terme. Aussi l'émotion fut-elle grande lorsqu'il mourut, un soir, devant l'autel, ayant annoncé cet événement dans le cours de la journée, ainsi que le fait que la cloche sonnerait toute seule pour lui le glas des trépassés. Vers la fin du jour, en effet, le Père étant venu au poste des trafiquants de pelletterie il avait causé avec eux avec son ordinaire distinction d'esprit et sa charité. Puis au moment de prendre congé ; "Mes amis, dit-il, nous ne nous reverrons pas en ce monde. Il m'a été révélé miséricordieusement que ma carrière est finie et que je ne verrai pas lever le soleil demain. La cloche de l'église vous avertira de mon trépas. Vous pourrez venir à mon corps, mais n'y touchez pas

avant l'arrivée de messire Compain, qui me doit enterrer. Il vous attendra à l'Île aux Coudres. Adieu, et que la paix soit avec vous."

On l'écoutait avec un peu de scepticisme, mais non pas sans inquiétude, et l'on résolut en tout cas de veiller toute la nuit pour surveiller les événements. Et soudain, à minuit, la cloche commença de tinter le glas. . . On courut à la chapelle, et là, devant l'autel, le vieux missionnaire était mort, les mains crispées sur les yeux comme pour les protéger contre une trop vive et surnaturelle lumière. . .

Il fallait maintenant aller chercher le P. Compain à l'Île-aux-Coudres, à soixante milles de là ; le vent s'était élevé à une allure de tempête, mais il se fit devant l'embarcation un calme miraculeux qui permit d'avancer sans difficultés. Dès qu'on fut en vue de l'Île-aux-Coudres, on trouva le P. Compain qui attendait sur les roches, prêt au voyage dont il avait été mystérieusement averti, la cloche de l'Île ayant aussi sonné le glas toute seule au milieu de la nuit. On apprit plus tard qu'il en avait été de même à toutes les églises qu'avait desservies le Père LaBrosse, le bon et pieux missionnaire dont toute la vie fut consacrée au service de Celui qui sait récompenser dans un monde meilleur, ceux qu'il appelle ses bons et fidèles serviteurs, *serve bone et fidelis*. . .

R. C.

EN MARGE DE LA BAGARRE

par T. AUGUSTE GALIBOIS

“ L E L Â C H E ”

C'est à peu près vers cette époque que je sortis un jour de la première ligne pour aller, un peu à l'arrière, porter un rapport d'urgence au poste de commandement de la quatrième division, qui se trouvait situé entre Villers-au-Bois et le Château-de-la-Haie.

Ma commission faite, à dix heures du matin, je profitai de ma permission pour errer dans les lignes de l'intendance, en attendant la nuit et l'heure du retour.

Nos préparatifs pour l'offensive d'avril étaient formidables. Je m'en rendais compte maintenant, et ma joie d'espérer par ces préparatifs une victoire prochaine doublait la douce sensation que j'éprouvais d'être libre pour un jour, et de pouvoir respirer à pleins poumons.

Depuis deux mois dans le tunnel, avec un cœur, non pas veule, mais trop resserré, j'avais perdu ou obscurci la notion des choses extérieures. Ici, à Villers-au-Bois, je reprenais quelque peu contact avec le monde. Ce n'était pas encore la civilisation et la vie normale, mais l'afflux des troupes britanniques, arrivant, comme la marée montante, par dizaines de mille, par toutes les voies et chemins connus, nous faisait sentir la force de l'esprit de guerre qui agitait alors la moitié de l'univers. Ce déploiement de troupes révélait l'existence d'un large souffle de patriotisme canadien. Nous sentions mieux l'âme de notre pays, quand nous regardions la masse de soldats qu'il envoyait prendre part à la grande attaque du printemps.

*
* *

Près de Villers-au-Bois, l'on me communiqua quantité de nouvelles fraîches, et je fus littéralement bourré d'anecdotes plus ou moins vraies, ou plus ou moins fausses, comme la plupart des récits de guerre, mais je constatai de visu, pour en être sûr, cette fois, que les Canadiens n'étaient pas isolés, et qu'il y avait des troupes anglaises et écossaises mêlées aux canadiennes pour tenir le secteur de Vimy. Entre la quatrième division, à laquelle j'appartenais et la première se trouvait intercalée, à part certains éléments disparates, la 51ème Scottish Division, dont j'avais entendue parler, mais que je n'aurais jamais cru si près de nous, si près de Tottenham Trench.— Les éléments disparates se composaient de sapeurs anglais, d'ingénieurs, d'électriciens, de “masters mechanics”, de mineurs, de terrassiers, etc. Deux sous-officiers de la 51ème, en congé à Bouvigny, me parlèrent de l'offensive prochaine, et à titre d'écossais d'Edimbourg et d'Aberdeen, se montrèrent heureux de faire la connaissance d'un Canadien français. J'étais le deuxième qu'ils eussent rencontré, me dirent-ils alors, et le premier avait laissé une telle trace dans leurs souvenirs qu'ils m'offrirent un “gill” de rhum en me racontant l'histoire de cet obscur héros du Canada, qui se nommait “Lash” selon eux, ce que je trouvais étrange pour le nom d'un Canadien de chez nous.

Cette histoire, si intéressante, si palpitante qu'en fut la fin, était dans leurs bouches fort incomplète, car à côté du récit de son dernier exploit, la figure du type ne se dessinait pas encore très bien dans mon esprit ; je ne pouvais le “localiser”, le situer dans son personnage, comme on dit, mais comme il appartenait à la première division il me fut facile par la suite de reconstituer son caractère quand je connus mieux son nom, son âge, son origine ; bref, les influences de l'hérédité et du milieu. Du reste, voici son histoire :

Il était né dans la Gaspésie, et se nommait Richard.

Deuxième fils d'une très grande famille, son enfance et sa première jeunesse s'étaient écoulées dans un de ces modestes villages du fond de la Baie des Chaleurs, région où l'agriculture vient parfois apporter une diversion heureuse à l'industrie mobile de la mer, ou aux entreprises de la forêt.

Grand et robuste, sa force physique s'était avant la seizième année développée exceptionnellement au contact des durs travaux de la mer, des champs et des forêts. D'un caractère tranquille, et comme gêné devant les regards des vieux, il fuyait les rixes et les batailles de la plage, et personne n'eut soupçonné à voir sa placidité nonchalante la prodigieuse force de ses muscles d'acier. D'une extrême lenteur dans ses mouvements, incapable de colère ou d'excitation, ses camarades et ses voisins, dans l'imprécision de notre langage populaire, l'avait surnommé “Le Lâche” : non, certes, qu'on eût à lui reprocher quelque félonie ou quelque bassesse, ou qu'il eût commis quelque acte de manifeste couardise, mais plutôt pour faire comprendre que chez lui la réaction nerveuse était ou paraissait nulle, et que son tempérament était celui d'un jeune lymphatique paresseux et lourd. Ses jeunes frères mêmes ne l'appelaient jamais autrement que “le lâche”, quand ils avaient besoin de lui pour pousser la chaloupe à la mer, ou pour retirer de l'onde le grand filet plein de poissons. Aux travaux des champs, parce qu'il prenait bien du temps à se mouvoir, on le nomma également “le lâche” et quand à l'hiver de 1912, il partit pour couper du bois, il apporta avec lui, sans se fâcher, son surnom. Les hommes et le contremaître ne le nommèrent jamais autrement, mais il s'aperçurent bientôt, aux coups de hache qu'il appliquait à l'épinette ou au mérisier, de sa force herculéenne et de son adresse lente et persévérante. Il abattait ses dix mérisiers sans s'essouffler !

Quand au printemps, il revint de la forêt, il s'engagea pour une compagnie qui expédiait du bois de fuseau en Angleterre, et revint à l'automne avec le teint bruni par l'eau salée, et les muscles saillant le long de ses bras robustes. Selon l'expression régionale, il devenait un homme “fort, hors du commun”, mais n'en continuait pas moins à se laisser appeler “Le Lâche”, parce qu'on ne lui connaissait plus d'autre nom, et parce qu'il ne répondait pas aux provocations. Il passa l'hiver à Chandler et à Gaspé, parmi les groupes hétérogènes qui s'y trouvaient, mais personne ne le vit dans une bagarre. Connaissant sa tranquillité débonnaire, les fiers-à-bras le harcelaient, et lui ne leur répondait pas. Seulement, un soir, à l'hôtel Morin, on le vit soulever à la hauteur de sa bouche une tonne à mélasse à moitié remplie d'eau, et boire de longues gorgées par la “borne” de cette tonne ; depuis cet exploit, “le lâche” fut de la part de ses compatriotes gaspésiens entouré d'une considération quasi muette d'étonnement.— “Mais pourquoi”, lui disait Johnny Cormier, “que tu te bats pas avec Félix Longue-Épée, qui te provoque et t'insulte?”— “Moi? Me battre? Faut bien trop se dépêcher”, répondait invariablement Richard.

Était-il peureux ou simplement indifférent à cette époque? On ne le sut jamais.

*
* *

Son séjour en Angleterre, la lecture de quelques livres, car il savait lire, les conversations entendues au cours du voyage, avaient développé son intelligence de jeune homme

sans qu'il s'en rendit compte. Il se croyait aussi lourd d'esprit que de corps. Mais il était méditatif et silencieux, comme les adolescents sérieux qui ne dépensent pas leur imagination en fusées.

Vers la fin de juillet 1914, les bruits d'une grande guerre possible commencèrent à trouver un écho dans le seul journal qu'il connût, et ces bruits firent sur lui une impression extraordinaire. Dix jours plus tard la guerre était déclarée, et Richard ne dormit plus de l'envie de s'enrôler, comme son cousin Pierre et son oncle Alfred.

Il fut un mois sans confier à ses parents son désir d'aller se battre, mais un jour il s'y résolut, et sa famille hésita quelque peu avant de le lui permettre ; il n'avait que dix-neuf ans. On exigea de lui qu'il terminât les travaux d'automne, et quand il fut prêt à partir les trente-deux navires océaniques avaient déjà franchi la Baie de Gaspé, emportant les trente mille hommes du premier contingent, tous les soldats de la première division, les futurs héros du saillant d'Ypres.

Il partit le printemps suivant, passa onze longs mois en Angleterre, dans les camps d'entraînement, où un camarade de Caraquet le reconnut, et le rebaptisa du nom de "lâche", que les Tommies s'empressèrent de transcrire "Lash", sans s'occuper de son nom véritable. Il rejoignit ensuite la première division à Poperinghe, au moment où le corps canadien se préparait à descendre dans l'enfer de la Somme.

*
* *

Pour un certain nombre de jeunes troupiers qui n'avaient pas trop souffert au saillant d'Ypres, et pour Richard surtout qui n'avait pas encore vu le feu, cette longue marche de la Belgique jusqu'à la Somme fut une agréable diversion aux appréhensions du moment. Quelques-uns la considèrent comme une semaine de vacances, et d'autres comme une partie de plaisir, récréative et instructive. La guerre était en vérité seule capable de fournir à soixante mille jeunes gens du Canada, l'occasion de parcourir ensemble des chemins millénaires, témoins des exploits de tous les siècles, et de traverser en même temps des villes et des villages aux noms étranges et savoureux. Ploegsteert, Dickebusch, Voormezele, (qui signifie "For my soul", exactement (*Pour mon âme*), Quaestraete, Oxelaere, Bavinchove, Noordpeene, Helstaeghe, Volkerckhove, Bollezele, et autres. — Les distances franchies chaque jour varièrent de dix à vingt milles, et nos jeunes compatriotes purent admirer à leur aise la beauté, la douceur, la richesse, et le charme tranquille de la France du Nord, dont les châteaux anciens et du meilleur style, se dissimulent au fond des parcs boisés, entourés d'eau.

Richard eut la révélation d'une civilisation et d'une humanité supérieure à celle qu'il avait connue jusque-là, et dans son âme fruste, l'image de ces françaises silencieuses et attentives, cachant leurs pleurs, et de ces petits français si respectueux sur le bord des routes se mélangea insensiblement à la vision des tuiles rouges et des côtes ondulés. Après la marche de chaque jour, des songes multiples enchantèrent son sommeil de grand enfant naïf. Chaque matin, il se leva paresseusement, regrettant de ne pouvoir poursuivre le cours de ses rêves.

Mais on approchait de la Somme. Déjà Albert n'était plus qu'à huit heures de marche, et l'on entendait les canons anglais, français et allemands tonner furieusement à l'est. Le 2 septembre, les trois divisions canadiennes entrèrent dans leur secteur, le plus étroit qu'ils aient jamais eu à défendre, de moins de trois milles d'étendue, mais à l'endroit le plus meurtrier du front britannique. On sait le reste : du trois septembre au seize octobre, nos pertes furent de dix-neuf mille quatre cent vingt-trois hommes, soit en six semaines près d'un tiers de notre effectif.

Parmi les treize mille quatre cents blessés de cette première offensive, "le lâche" figura avec deux éclats d'obus ; l'un à la poitrine, et l'autre au bras. Il dut être évacué sur Boulogne, bien que ses blessures, en surface, ne parussent mortelles ni l'une ni l'autre. Dans le combat de Martinpuich il avait perdu son disque d'identité, et son carnet militaire était ensanglanté et déchiré. Pendant qu'il reposait inconscient sur le brancard, l'officier chargé de l'évacuation vint pour prendre son nom, mais dans son livret cet officier ne put déchiffrer que son numéro régimentaire. Alors, un compagnon blessé à ses côtés soutint que Richard se nommait "Lash", et qu'il l'avait entendu appeler ainsi en Angleterre. Comme il dormait sous l'influence de la morphine, l'adjudant ne voulut pas le faire éveiller, et l'expédia à Saint-Omer sous le nom de "Lash No 1075336 B."

Il ne devait demeurer à l'hôpital que soixante jours et à la fin de décembre, il était, avec la première division, de retour en première ligne, mais dans le secteur de Vimy, un peu au Sud de Souchez. Il n'avait rien perdu de sa force prodigieuse, rien de sa nature débonnaire et l'on continuait de le nommer "Lash", avec d'autant plus de raison qu'il avait été hospitalisé temporairement sous ce nom.

Deux semaines après son retour dans les lignes, la 72^{ème} Tunnelling Company, qui creusait pour nous des sapes, envoya demander à la première division l'aide de quelques hommes pour en finir avec le boyau du Bois-en-Hache, qui débouchait en face d'un emplacement de mitrailleuses allemandes, espèce de "pill-box" qu'il fallait détruire avant l'offensive. Le sergent-major fit l'appel de la compagnie B, et annonça qu'il lui fallait quelques bons soldats pour une besogne sans danger, "bomb proof", le travail étant souterrain, mais qu'il n'accepterait que ceux dont le record était satisfaisant au point de vue disciplinaire. "No one worse than indifferent will be accepted". A ce titre, "Le Lâche" fut désigné avec quelques autres pour aller aider les sapeurs cockneys à déboucher de leur sombre trou de terre crayeuse.

Il s'agissait de poser en une nuit, à l'orifice de la sape, des fondations assez solides pour recevoir un canon de cinq pouces, avec lequel on détruirait ensuite le nid de mitrailleuses boches. Ce n'était pas besogne facile ! Il fallait ériger ces fondations sous le nez des boches, et monter la pièce d'artillerie à proximité et en présence de leurs armes les plus meurtrières. Rien n'était moins souterrain que ce travail-là. N'importe. On commença par surgir lors du trou à deux cents mètres des allemands, et à jeter un coup d'œil inquisiteur sur leur bastion en béton armé. Un premier sac de terre, puis un deuxième, puis un troisième, puis un quatrième, puis un cinquième, et ainsi de suite jusqu'à cent furent jetés en rangée irrégulière sur la hauteur de la tranchée. Les boches ne réagirent point tout de suite ; ils n'avaient point compris sans doute. Un câdre en V renversé fut ensuite apporté, et protégé l'ouverture de la sape contre un éboulement possible. Ce n'était rien ! Il fallait maintenant poser des madriers assez solides pour recevoir la pièce. Il fallait monter le canon à cet endroit, et déblayer le terrain suffisamment pour lui assurer... la vue de son objectif, si je puis m'exprimer ainsi. Ce travail nocturne fut long et difficile, et ne fut malheureusement pas silencieux. Pendant qu'une dizaine de sapeurs ajustaient les madriers de chêne, les Allemands qui depuis un mois avaient pris l'habitude de faire des courses dans nos lignes pour cueillir quelques prisonniers et essayer d'obtenir d'eux des renseignements sur notre offensive prochaine, les Allemands, dis-je, se demandaient ce que nous voulions faire. La brume était fort épaisse, et malgré leurs blanches fusées, ils ne voyaient pas qu'au pied de la colline une pièce de cinq pouces n'attendait que la fin des travaux pour prendre le chemin de la tranchée jusque là inoffensive. Enfin, à trois heures du matin, les madriers mis

en place, et le canon rendu à moitié chemin, on crut que l'opération allait réussir, et on vint chercher dans la sape la douzaine d'hommes qui s'y trouvaient disponibles, afin de finir la tâche, et pour amener à pied d'œuvre la pièce d'artillerie qui devenait plus lourde à mesure que la pente de la côte se montrait plus raide. Il fallait à un certain endroit traîner cette pièce dans une espèce de cratère avant d'atteindre le bastion improvisé, et vingt hommes n'étaient pas de trop pour faire vite cette besogne en face des tranchées boches. Leurs mitrailleuses n'avaient pas cessé un seul moment de tirer, mais n'avaient attrappé que nos sacs de terre.

On partit donc à la file indienne, dans le fond du boyau en ne laissant que le "chief-sapper", deux aides, et le soldat canadien Richard, dit "Lash" ou "Le Lâche" plus docile et plus débonnaire que jamais. Mais les Allemands étaient sans doute aux aguets depuis le commencement de la nuit, car à peine le groupe des sapeurs avait-il tourné le coin du boyau qu'avec des grenades et des bombes, ils surgirent, au nombre d'une douzaine, à la hauteur des sacs de terre. Freytag, le gars de Londres, les vit venir, et jeta l'alarme aux trois autres, mais sa voix ne fut pas entendue de l'escouade absente. Il entra précipitamment dans la sape pour prendre ses armes. Richard saisit sa carabine, et la rejeta aussitôt. Il décrocha son sac de "Mills bombs" pas plus grosses que des pommes, et avec une rare présence d'esprit, il s'éloigna de l'ouverture de la sape, et se réfugia derrière les sacs de terre. Les trois autres n'y pensèrent pas ou n'en eurent pas le temps, et les premiers boches arrivés s'empressèrent de lancer leurs grenades dans l'entrée de la sape. Ils étaient bien sûrs d'avoir la partie belle, quand une bombe, puis une autre, puis une autre, puis une autre, tombèrent sous leurs pieds avec une précision de tir extraordinaire et explosèrent avec le résultat le plus meurtrier ! Au premier moment, les boches ne purent voir d'où partaient ces bombes ; ils ressurgirent de la sape, où la moitié d'eux était entrés, et la plupart, déjà blessés par les éclats, se ruèrent vers l'endroit où ils venaient d'apercevoir, à la lueur de leurs fusées éclairantes, un bras d'homme, se lever et s'abattre en lançant son projectile. Ils eurent bientôt rejoint cet homme, mais rendus en face au-dessous de lui, ils s'aperçurent qu'ils n'étaient plus que quatre Allemands pour terminer leur petit rail, et ramener au moins ce prisonnier. Les huit autres boches étaient blessés à mort, et agonisaient dans la tranchée, pendant que les trois sapeurs londonniens râlaient à l'intérieur de la sape. Le coup de surprise était manqué, mais il fallait s'emparer de ce diable d'homme qui avait fait le dégât à lui seul. On lui lança des grenades, on le vit chanceler, puis se relever la figure sanglante, son bras droit faisant le même geste qu'auparavant.

Aux grenades boches, il répondit par des "Mills", et en jeta encore trois pendant qu'il recevait trois autres grenades. Les Allemands, tous blessés maintenant, hésitaient à se lancer sur lui et à essayer de s'en saisir, quand soudain on l'entendit pousser un rugissement de bête traquée, d'un seul coup d'épaule on le vit renverser l'échafaudage des cinquante sacs de terre derrière lesquels il s'était réfugié. Deux Allemands évitèrent l'avalanche, mais les agonisants et les rampants furent ensevelis, écrasés ! Perdant son sang par vingt blessures, Richard bondit par dessus les sacs déboulés, et l'écume à la bouche, se mit à la poursuite des deux bavarois qui semblaient avoir la vie plus dure que les autres ! Mais il était désarmé, et s'il avait lancé ce cri terrible, c'est qu'il n'avait plus de bombes à projeter. Dans sa poursuite, il reçut deux grenades, et tomba sur une lourde pelle dont il se saisit à défaut d'autre arme. Il se releva, rejoignit l'un des boches, et avec sa pelle, lui asséna au défaut de l'épaule un coup d'une telle force que la tête en fut séparée du tronc ! Mais la pelle d'acier se

rompit du même choc, et Richard de nouveau désarmé, sentit entrer dans sa jambe la lame du couteau du dernier boche valide. Il se jeta sur celui-ci, réussit à saisir le bras armé, et à amener l'homme sous lui. Mais l'Allemand n'était pas très grièvement blessé, et Richard sentant ses forces diminuer eut pour de défaillir. Il fallait en finir ! Tenant toujours de sa main gauche le bras droit du bavarois, il ne songea à d'autre moyen de terminer la lutte qu'à l'étouffement, la strangulation, et les cinq phalanges de sa main droite s'abatirent violemment sur le col de son adversaire, qui de ses dents venait de lui couper la moitié d'une oreille. Les doigts de Richard pénétrèrent brusquement, sous la trachée-artère, dans les chairs du boche, qui deux minutes plus tard ne respirait plus ! Le supplice espagnol n'aurait pas été plus rapide ni plus sûr ! Richard se releva, ou plutôt se traîna vers la sape, devenue silencieuse après cette lutte désespérée. Il entendit des voix d'hommes, et le bruit des pas des soldats de son escouade, qui revenaient avec leur pièce, mais avant qu'ils l'eussent rejoint, il avait perdu sa connaissance dans une mare de sang, pendant qu'un infernal bombardement se déchaînait au-dessus de sa tête !

*
* *

Une heure plus tard, l'aurore s'était levée sur un ciel incertain, et les Allemands avaient suspendu leur bombardement.

Richard avait repris connaissance, et reposait maintenant dans une demi-somnolence en face des cadavres de ses douze victimes, dont six avaient été retrouvés sous les sacs de terre. Les trois sapeurs anglais, criblés de tronçons de fer, avaient expiré à l'intérieur de la sape, et il était évident que surpris sans armes, ils n'avaient pu en sortir. L'échec du raid allemand était donc dû à la bravoure d'un seul homme, et encore d'un homme emprunté aux troupes canadiennes sous la désignation "not worse than indifferent" !

Quand on eut pansé ses innombrables plaies, et couvert son pauvre corps sanglant de teinture d'iode, on informa chaleureusement Richard qu'aucune de ses blessures n'était réellement profonde, et qu'il en reviendrait. Il ne répondit rien, car il semblait ne pouvoir comprendre qu'il en eût tué douze, et que lui pût rester vivant pour raconter la chose, "to tell the tale", comme disaient les cockney. Ceux-ci l'entouraient de soins pressés, et le couvraient de muette admiration en regardant ses yeux placides, et la largeur de ses mains. Il fut le jour même évacué sur le Château-de-la-Haie, où le colonel Dr MacQueen en lui donnant affectueusement de nouveaux soins indispensables lui demanda, en français, quel était son nom véritable ;

— Richard, répondit-il.

— Mais sur la Somme, vous avez été hospitalisé sous un autre nom ?

— Oui, je sais. On m'appelle "Le Lâche" !

J.-Auguste GALIBOIS.

Le secret du succès.— Connaître tous les détails pénétrer tous les secrets, acquérir n'importe quelle habileté sont les premières nécessités de tout art, de tout métier, de tout genre d'affaires. Le temps que l'on y consacre n'est jamais trop long, l'étude jamais trop approfondie, la discipline jamais trop sévère pour atteindre une complète connaissance de son ouvrage et une complète facilité d'exécution. Quand un homme évalue sa vie de travail, il doit être prêt à payer le plus haut prix pour le succès de cette vie — le prix d'un sévère entraînement.

LECTURES D'AUTOMNE

Par Aimé PLAMONDON

CHATEAU DE CARTES⁽¹⁾

Par Hélène CHARBONNEAU

Lorsqu'elle publia *Opales*, sa première œuvre, j'eus le grand plaisir de dire à mademoiselle Charbonneau tout le bien que je pensais de ce petit livre et toutes les espérances qu'il me faisait entrevoir. Mais, par ailleurs, je demandais à l'auteur de bien prendre garde de refaire ce volume qui devait être unique dans son œuvre. Évidemment, mademoiselle Charbonneau a autre chose à faire qu'à tenir compte des conseils que lui adressent les critiques, si désintéressés soient-ils, car sa nouvelle œuvre *Château de cartes* est plutôt une réédition d'*Opales* sous une forme spéciale qu'un travail original. En effet, cette longue nouvelle, dont les rares péripéties ne nous apparaissent qu'à travers les fioritures d'une prose rythmée et assonancée, n'est qu'une série de tableaux où ne s'expriment la plupart du temps que des jolies de pensée, des nuances de sentiment qui s'éloignent beaucoup trop de la réalité.

Les amours malheureuses d'Adèle Gauthier seraient sans doute émouvantes si l'auteur nous les racontait longuement en nous traçant au long les tableaux qu'elle esquisse à peine et que son joli talent lui permettrait de broser avec une finesse et une délicatesse dont nous serions ravis. Il y a dans cette nouvelle des types d'hommes et de femmes que nous désirerions ardemment connaître à fond, dont nous voudrions percer à jour la psychologie tourmentée. Et encore une fois l'auteur pouvait, si elle l'avait voulu, satisfaire parfaitement notre légitime curiosité. Hélas ! au lieu de cela, elle s'est bornée à enfilier le long d'un lien presque invisible des perles de toutes les couleurs. Le collier est joli, il miroite superbement sous la lumière, il nous éblouit parfois, mais nous ne savons où le poser et nous sommes embarrassés, gênés aussi, de ne pouvoir offrir à personne ce joyau somptueux. C'est donc le grand souffle de la vie qui manque, d'après moi, au livre nouveau de mademoiselle Charbonneau. Je souhaite qu'en une œuvre prochaine, elle nous présente enfin un tout complet qui nous permettra d'applaudir à la manifestation décisive de son très réel talent.

"DE TOUT UN PEU"⁽²⁾

Par madame Henriette TASSÉ

Madame Tassé est curieuse, oh ! sans reproche, comme toutes les femmes devraient l'être, de tout ce qui fait la beauté et l'intérêt de l'existence ; musique, littérature, sciences, sport. Elle regarde partout, elle écoute avec attention et elle lit beaucoup. Puis elle médite, la plume à la main, sur ce qu'elle a lu vu et entendu. Voilà son volume *De tout un peu*.

En effet, les sujets en apparence les plus disparates, voisinent dans ce petit livre, dans un ordre qui est rarement précis et qui ressemble même parfois à du désordre. Seulement, le talent de l'auteur est aimable, sa plume facile et son humeur agréable. Voilà qui nous empêche de nous fâcher, réprime nos petites susceptibilités et nous engage à prendre contact avec la pensée de l'écrivain. Pour plusieurs, ce contact ne saurait manquer d'être instructif et intéressant.

(1) G. Ducharme, libraire-éditeur, 133, rue St-Laurent, Montréal

(2) La Cie d'Imprimerie des Marchands Ltée, Montréal.

Il y a toujours profit à lire les réflexions des autres sur certains événements, certains personnages et certaines choses qui nous ont fait songer nous-mêmes. Nous devons donc remercier madame Tassé de l'exemple laborieux qu'elle donne à nos femmes cultivées dont plusieurs, nous n'en doutons pas, voudront, comme elle, prendre l'habitude d'exprimer des opinions intéressantes sur les questions actuelles.

"PAGES DE CRITIQUES"⁽³⁾

Par Jean-Charles HARVEY

Comme je suis informé que ce livre aura avant longtemps, ici même, l'honneur d'une critique élaborée, je me bornerai donc à en saluer brièvement l'apparition.

M. Harvey a des opinions bien tranchées en littérature. Il a des attirances et des répulsions aussi fortes, aussi ardentes, les unes que les autres. Ceci explique la manière parfois incisive avec laquelle il critique les ouvrages de nos auteurs contemporains. Il est beau d'avoir le courage de ses opinions et d'aller jusqu'aux conséquences ultimes de ces mêmes opinions. Seulement, dans une jeune littérature comme la nôtre, il faut bien prendre garde, sous prétexte de franchise, de décourager quelque talent dont les erreurs dues à la jeunesse et à l'inexpérience ne demandent qu'à être corrigées par une critique, ferme sans doute, mais toujours bienveillante.

En outre, il faut bien aussi se méfier du parti-pris, quelquefois involontaire, qui peut naître du manque d'attrait qu'on peut avoir pour certaines écoles, certains procédés.

M. Harvey a parfois rencontré quelques-uns de ces détails et il n'a pas toujours su, à mon avis, suffisamment les éviter. Ce qui fait que certaines de ses "Pages de critique" ont une allure sévère, sont imprégnées d'une dureté qu'il ne soupçonne probablement pas.

En les relisant à tête reposée, il admettra lui-même cette vérité et je suis assuré, parce que je le connais bien, qu'il voudra à l'avenir se montrer plus amène, plus encourageant, tout en ne sacrifiant rien de sa franchise ni de ses convictions.

Ces réserves faites, je m'empresse de dire que la lecture du livre de M. Harvey est intéressante, attachante et instructive. Il écrit d'un joli style, facile, nuancé, parsemé de fines images et d'ornements délicats. Il a le goût des livres, il cherche à comprendre nos auteurs, il rêve pour notre littérature de glorieuses destinées. Voilà tout ce qu'il faut pour faire de lui, s'il le veut, un critique dont nos écrivains auront profit à méditer les conseils, à mériter les encouragements.

Aimé PLAMONDON.

(3) Imprimerie Le Soleil Ltée, Québec.

Toutes les femmes en arrivent à ressembler à leurs mères. C'est leur tragédie. Aucun homme n'y parvient. C'est la sienne.

* * *

Il y a une fatalité sur toutes les bonnes résolutions. Elles sont invariablement faites trop tôt.

AU CANADA FRANÇAIS

Par Alphonse DÉSILETS

LE MOUVEMENT RÉGIONALISTE

“*La Revue Bleue*” politique et littéraire de Paris, France, publie dans une récente édition l'étude ci-contre, de M. Alphonse Désilets, président de la Société des Arts, Sciences et Lettres et de la Société des Poètes :

C'est une nation jeune qui a beaucoup vécu. La Nouvelle-France de 1534 et de 1608 n'a pas gardé toute la fraîcheur de son visage ni toute la grâce de son esprit jusqu'à nos jours. Les passionnés de l'histoire feuilletent avec délices les vieux albums et s'attardent aux vieilles estampes où sourient les élégantes et les beaux esprits dont s'entouraient, en terre canadienne, les lieutenants de François Ier et de Louis XIV.

Comme celle des gens, la physionomie des villes, des maisons et des champs s'est un peu altérée. La joie de vivre n'est plus demandée aux mêmes habitudes de simplicité et de naturel. Le matérialisme américain alourdit nos conceptions de la vie. Nous subissons, malgré nous et jusque dans nos mouvements d'idées, la pression de l'acier et la poussée irrésistible de l'électrodynamisme.

L'élément français, d'âme et de pensée latines, ne serait pas loin de perdre ses caractères distinctifs, malgré la lutte généreuse qu'une race d'élite a soutenue trois siècles durant. L'assimilation lente, mais fatale, n'est-elle pas le partage des groupes assujettis aux régimes politiques de la démocratie moderne ?

Si, d'une part, nous avons des motifs de redouter les lendemains, il nous reste des espoirs, dont la base éprouvée explique l'enthousiasme et l'opiniâtreté de nos éducateurs, de nos penseurs et de nos écrivains. Nous continuerons de prier, de penser et d'écrire, dans la langue de notre mère, de la France immortelle, qui ne peut cesser d'être ce qu'elle fut et demeure : le cerveau et le cœur du monde civilisé. Ce sont nos Lettres qui nous sauveront.

Parce que le Canada français est une province intellectuelle de la France ; parce que nos cousins de Paris, comme ceux de Saintonge, de l'Anjou, du Poitou, de Bretagne, de Normandie, et des autres provinces, nous recherchent dans notre originalité technique ; il convient et nous est agréable de penser et d'écrire, en Canadien français.

Le régionalisme littéraire canadien n'est en aucune sorte un problème à débattre. Si la littérature d'un peuple est l'image de son âme, l'expression de sa culture et de ses sentiments ; si elle raconte son passé, ses luttes, ses victoires et ses ambitions d'avenir, les livres canadiens n'auront d'intérêt véritable qu'à condition d'être canadiens, dans leur inspiration et dans leur forme. C'est en cela, et en cela seulement, que l'écrivain canadien-français peut être utile à son pays et à ceux qui s'y intéressent.

Le trésor commun des Belles-Lettres s'enrichira peut-être, tôt ou tard, d'une œuvre transcendante, de conception universelle, qu'une plume canadienne-française aura signée. On ne cherchera guère l'origine de l'auteur. Et le service qu'il aura rendu à l'humanité rapportera à son pays moins de gloire et de mérite que le livre plus modeste de l'écrivain qui contribue à faire connaître et à faire aimer sa petite patrie.

Si notre vie sociale canadienne, dans ses manifestations extérieures, présente moins d'intérêt aux yeux de nos cousins de France, parce qu'elle se confond avec la vie américaine, notre vie domestique, rurale et villageoise, nos mœurs de terroir, conservent un cachet de noblesse, de beauté et de sobriété que les psychologues, les chercheurs et les analystes priseront en lisant nos livres de bons crus. Car ceux-ci gardent

une saveur particulière que la littérature, poésie et roman modernes, ne savent plus offrir à la généralité des lecteurs.

Le Canada français d'hier revit dans les œuvres, immortelles pour nous, de Philippe Aubert de Gaspé, *les Anciens Canadiens*, dans le *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie, dans les *Contes vrais* de Pamphile Le May, *les Conteurs canadiens* de Massicotte et *Le Chien d'or* de Kirby, comme dans les récits et les légendes de Louis Fréchette et de Faucher de Saint-Maurice.

Car le roman régionaliste est la pierre angulaire de notre édifice littéraire. Et ce n'est point un château élevé sur le sable. Il est tels de nos livres inspirés par un décor et des mœurs qui sont l'inaltérable image d'une civilisation, d'un idéal national ou d'une mission providentielle. Tout comme la *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, il faut lire les romans de Boucherville et de Marmette, les récits d'Arthur Buies, de Napoléon Legendre et d'Hector Fabre : le *Chex nous* d'Adjutor Rivard, les *Pionniers canadiens* de Casgrain, les *Propos* de Mgr Camille Roy, les *Rapaillages* de l'abbé Lionel Groulx, *La Terre* d'Ernest Choquette, les beaux livres d'Ernest Myrand, de Jules-Paul Tardivel, d'Ernest Gagnon, d'Hector Bernier, de Damase Potvin, du Père Adélarde Dugré et du Dr Joseph Cloutier. Toute cette littérature, dont la sève abondante et nutritive coule des sources les plus pures de notre poésie populaire, tous ces beaux livres nous racontent comme nous sommes et comme nos valeureux ascendants ont rêvé de nous faire, pour la survivance de leurs ambitions et pour la gloire de l'esprit et de la pensée française en terre américaine.

Il existe, chez nous comme ailleurs, de splendides ambitions de gloire littéraire, aux visées universelles et aux espoirs infinis. La culture intellectuelle s'enrichit rapidement des influences du milieu, de plus en plus propice à l'éclosion des beaux livres et des œuvres dramatiques bien tissées. L'avancement des beaux-arts s'accroît et se popularise. Le prestige universitaire se traduit par une recrudescence d'intérêt à tout ce qui est arts, sciences et belles-lettres. Et nous ne sommes plus loin, en vérité, d'atteindre au plein pouvoir d'expression de notre pensée nationale, dans des œuvres qui attirent l'œil et appellent l'analyse des maîtres de la pensée.

Mais nous avons conscience que nous intéresserons surtout par ce qui nous raconte nous-mêmes, c'est-à-dire par notre histoire, notre poésie descriptive et épique, par notre légende et notre roman régionalistes. On nous l'a redit tant de fois : c'est parce que nous sommes canadiens-français, dans la langue et dans la coutume, dans les mœurs et dans la tournure de pensée, que les écrivains canadiens seront aimés en pays de France. Et c'est pourquoi toute une légion de littérateurs de chez nous s'entraînent à raconter ce qui fait le charme et l'attrait de notre vaste et cher pays, la Nouvelle-France d'Amérique.

Alphonse DÉSILETS.

Cinq croyances.— Croire en vous-même — ou abandonner la partie.

Croire en votre ville — ou vous en aller ailleurs.

Croire en vos affaires — ou changer de ligne.

Croire en votre pays — ou émigrer.

Croire en Dieu — ou vous taire et prier pour la lumière.

NOTRE CONCOURS LITTÉRAIRE 1926

1ère Mention Honorable.

DEUX VISITES CHEZ LE NOTAIRE

par Baptiste TREMPLAIN, (Mademoiselle MADELEINE LALIBERTÉ.)

Tu sais, la mère, à c'te heure que les bans ont été publiés, faut ben que les futurs aillent passer le contrat chez le notaire. J'me su-t'entendu avec Delphis Leclerc qu'é ben d'accord pour qu'on parte demain dré le matin." Et voilà pourquoi, au petit jour, Denis Croteau déjeûnait de bonnes crêpes de sarrasin, en habits de dimanche, vis-à-vis de sa femme et de sa fille Maria également sur leur trente-six.

Le père Croteau gros, grand, gras, aux épaules carrées, à la démarche solide, à la barbe grisonnante, aux yeux bleus clignotant sous des sourcils embroussaillés, est le personnage de marque dans le quatrième rang. Comment il a trouvé le moyen de devenir un habitant à l'aise en élevant une famille de dix-sept enfants, c'est un mystère pour moi ; sa réponse à lui quand je lui pose la question, c'est avec un petit clignement d'yeux ; " Ben, vous savez, on a trimé dur ; on s'est levé de bonne heure avant que le gouvernement s'inventionne d'avancer les horloges ; la bénédiction des graines nous a porté chance . le bon Dieu, voyez-vous, c'est pour tout le monde, mais surtout pour les familles nombreuses. Faut dire aussi que ma femme c'est pas une créature ordinaire pour faire durer le butin et faire du bon manger ; avec ça, toujours de bonne humeur. Pendant que je travaillais aux champs, les mains sur les mancherons, elle avait pas le temps de s'assir à côté du ber,— on a jamais eu le temps de le remiser au grenier chez nous, le ber ! — elle lui donnait un air d'aller, du pied ou de la main, en passant pi, c'était le lait qu'elle écrémait, les barattées de beurre qu'elle tournait, le pain qu'elle pétrissait dans la hûche et qu'elle enfournait, la saucisse et le boudin qu'elle enroulait sur une planche de la laiterie, les trous de mes chaussettes qu'elle bouchait, les fonds de culottes de mes petits gâs qu'elle renouvelait. Elle fournit pas au travail, et avec ça, on voit jamais une saloperie dans la maison ; mais je peux pas vous dire comment-ce qu'elle s'y prend, d'vré, on dirait toujours qu'elle a du temps de reste, tant qu'elle prend la besogne aisée. Avec le bon Dieu et une créature comme ça, on élève dix-sept enfants, après en avoir fait baptiser vingt-quatre, et on est encore jeune." (*Authentique.*)

Donc Denis Croteau se rendait ce matin-là chez le notaire. Il s'était levé à la chandelle, avait fait le train au fanal, avait tiré les vaches, s'était endimanché, et, son déjeûner achevé, attendait qu'Arthur arrivât avec la planche couverte. " Embarque, sa mère, embarque, Maria ; les affaires, c'est les affaires ; on prendra, en passant, le père Leclerc et ton futur en boghei." Ainsi fut fait. Au bruit des voitures, les têtes se levaient. " Ça sent déjà la noce " disaient les gens en souriant...

Il y avait loin du rang au village. Vers les dix heures, la mère Croteau, sa fille et les trois hommes sonnaient chez le notaire Laliberté. Delphis Leclerc était un petit homme brun, aux yeux, à la barbe et aux cheveux noirs ; ses soixante ans se devinaient à peine aux quelques fils d'argent de ses tempes. Le fils François, un peu plus grand que son père, reproduisait le même type ; un peu gauche dans son habit neuf de tweed gris, il tournait volontiers l'œil vers Maria, sa fiancée depuis un mois. Celle-ci tenait de son père une taille au-dessus de l'ordinaire, de sa mère, un teint qui se colorait facilement, des yeux noirs très expressifs, un front haut et une bouche riieuse. D'un an plus jeune que François,

elle avait marché pour sa première communion en même temps que lui. Ils avaient grandi bons amis et François n'avait jamais perdu l'occasion d'aller veiller chez les Croteau, dans le temps des fêtes spécialement. Quand il était petit gâs, il venait volontiers en aide à Maria pour mener les vaches, et, comme les terres se touchaient, quand il arrivait que les travaux se fissent en même temps dans les champs voisins, François, appuyé sur la clôture de cèdre, ne manquait pas de faire un bout de causette à la vaillante Maria. Aujourd'hui, pour plaire à son fiancé, Maria a revêtu la robe qu'elle portait à la veillée où ils avaient dansé une gigue ensemble, avant qu'il fit la grand'demande.

" Le Notaire est-y icitte ? " demande le père Croteau.

— Mais oui ; entrez ; espérez un moment, je vais l'avertir, et dans la minute il va être à son bureau." Et Clarina disparaît après avoir offert des chaises. Bientôt le Notaire ouvre la porte de son bureau. " Bonjour, bonjour." Les poignées de mains se distribuent, d'un geste large et engageant le Notaire invite les visiteurs à pénétrer dans le sanctuaire aux affaires.

" Asseyez-vous donc ; qu'y a-t-il à votre service ?

— Vous êtes-t'y ben pressé ? Ça serait pour faire le contrat de mariage de ces jeunes-là.

— Très bien, très bien ! fait le Notaire en fouillant dans ses papiers.

Une figure intelligente, ce Notaire. Petit, l'œil vif sous le lorgnon, le nez droit, la bouche décidée, il est renommé pour la justesse de ses idées et pour la sagesse de ses conseils. Il a fait de l'ouvrage plus qu'il n'est gros : gérant de banque, directeur de deux manufactures, secrétaire-trésorier des deux municipalités, secrétaire de la commission scolaire, il a la main à tout ce qui se fait dans le village. Les habitants, en particulier, savent, après la grand'messe du dimanche, venir en foule lui demander son avis sur nombre de sujets différents. Ils l'estiment tous et savent le lui prouver à l'occasion dans leur langage coloré ou en lui apportant des cadeaux, comme de la bonne tire d'érable, au printemps ; c'est une des habitudes de Denis Croteau qui discute maintenant dans le bureau sombre sur les clauses du contrat. Le père Leclerc, lui, auquel il ne reste plus que François, veut se vendre à son garçon, tandis que le père Croteau tire de son côté pour dot de sa fille, vu qu'il y a encore ben des enfants à la maison, dit-il. Puis, c'est la question de communauté ou de séparation de biens. " Dis donc ton avis, François ", fait le vieux Leclerc. Et François décide pour la communauté de biens. Maria, elle, de son sourire calme approuve tout ce qui se fait. Le Notaire donne alors à haute voix lecture du contrat. " Vous acceptez tout ce qui a été dit ? " demande-t-il à la fin de la lecture. " Oui ", répondent les intéressés. Les signatures s'apposent au bas du document familial. Voilà qui est fait. " Je me sens soulagée comme quand j'ai fini mon grand ménage ", remarque la mère Croteau.

" Combien que ça vaut ? " demande Denis Croteau.

" Bah ! dit le Notaire, vous m'apporterez cinq cordes de bois, quand ça vous dérangera le moins dans vos travaux."

" Vous êtes ben toujours avenant pareil. On y joindra un bon cassot de tire le printemps prochain. Vous êtes si ben comme votre défunt père ; à part que c'était un homme dans les six pieds, aussi grand que vous êtes petit — sans vous offenser, Monsieur le Notaire, car pour le cœur, on voit pas

de différence,— vous tenez de lui la profession, le caractère et tout le reste. On avait ben raison de l'élire par acclamation et on vous ferait ben la même politesse si vous vous présentiez.

— Est-ce que vous pensez que j'ai le temps de faire de la politique ?

— Ça vaut la peine que vous y pensiez, fait le père Leclerc. En attendant, on vous remercie ben. Au revoir, Notaire." Les mains se serrent et, dans le petit bureau presque sévère, le Notaire se retrouve seul. Les Croteau et les Leclerc se rembarquent et, dans la lumière du midi, il les voit qui s'en vont.

Voilà, se dit-il, de vrais types de bons Canadiens. Ce sont ces familles nombreuses qui ont refoulé le flot anglais et reconquis sans armes à notre race les Cantons de l'Est. Le malheur, c'est qu'il y a toujours des jeunes gens qui veulent passer la frontière pour aller gagner de l'argent aux manufactures des États. Le pauvre Éphrem Tanguay qui est venu me demander hier un permis pour les États-Unis doit être à la veille d'arriver.

Une demi-heure plus tard, le jeune homme en question pénétrait dans le bureau. "Bonjour, mon ami ; vous n'avez pas changé d'idée depuis hier ?"

— Monsieur le Notaire, je vous avoue que ça me tracasse. On est triste à la maison. maman dit que je vas devenir consommation comme le gâs à Théophile Gosselin. Ensuite elle a peur que je tourne franc-maçon.

— Ça s'est déjà vu que des émigrés perdent la foi et la santé de l'autre côté des lignes. Dis-moi donc, pourquoi ne

restes-tu pas au Canada ? Moi, j'ai toujours de la peine de voir notre bon monde s'en aller.

— Ben, Monsieur le Notaire, faut des sous pour s'établir. Cette nuit je pensais que ça serait mieux si je pouvais en gagner par ici, comme, par exemple, si vous vouliez me donner une place dans vos manufactures ; je mettrais de côté pour m'acheter une terre et je m'établirais pas trop loin des vieux.

— Sapristi ! mon gros, que tu me fais plaisir ! Je verrai à t'avoir une place, parce qu'il n'y a rien de si beau que de rester Canadien. Il me semble que le Canada me dit merci quand je réussis à empêcher un homme de le quitter. Pour t'encourager, je vais te payer tout de suite ta première semaine." Et le Notaire Laliberté tendit un beau billet de dix piastres flambant neuf.

— Éphrem Tanguay se mit à rayonner comme un soleil.

Monsieur le Notaire, on me l'avait ben dit que vous êtes patriote. Il y en a qui chiallent après vous ; mais ils ont ben tort, comme on finit toujours par s'en apercevoir. A partir d'à c't-heure, je leur ferai ravalier leurs paroles. Ils apprendront de moi que vous êtes un vrai Canadien, un *Baptiste en plein*.

— Eh ! bien, Éphrem, tu m'as fait aujourd'hui un des plus grands compliments que j'aie reçus dans ma vie. D'ordinaire je n'aime pas les surnoms, mais je garde celui que tu m'as donné avec la résolution de le mériter de plus en plus. Bonjour ! Tu me diras si ta mère était contente. . ."

Baptiste TEMPLIN.

LES FIDÈLES ARTISANS DU TERROIR



Groupe de cultivateurs du comté de Missisquoi à l'Institut agricole d'Oka. On remarque au centre de la première rangée, le R. P. Léopold, trapiste, directeur de l'Institut.

NOTRE CONCOURS LITTÉRAIRE 1926.

2ème Mention Honorable

LOUISE PRÉMONT

par VIVETTE, (MADEMOISELLE YVONNE COUET,

— ; Ma chère Louise, tu veux bien de moi, quel bonheur ! Je parlerai à ton père dimanche prochain, et nous ferons la noce après les récoltes. Ça te va ! Tu sais que ma maison est prête. Quelle belle existence nous aurons, chérie ! Tu seras la plus aimée et la plus choyée.”

Et se penchant, il prend un baiser aux lèvres de Louise, le premier, l'onivrant baiser de fiançailles, dont l'émotion ne se présente qu'une fois dans la vie.

Ainsi parlait Jean, le grand gars de chez Louis Durant, à la petite Louise Prémont, du rang de Saint-Jacques, un dimanche soir de la fin de mai, alors que les deux “promis” se laissaient aller au léger mouvement de la balançoire, sise au bout de l'allée de pierres, mal jointes et léchées par les herbes folles, en face de la maison.

La douce tiédeur du crépuscule les enveloppe, éloignant d'eux toute pensée, toute parcelle de vie qui les tiendrait à l'écart de l'univers de leur amour. Et suit un de ces silences délicieux, parsemé d'émotions subites, bien fortes.

De ces deux bancs mobiles dans un nid de verdure, un petit coin de paradis, que toute demeure de campagne tient à mettre dans une partie avenante du jardin, la vue parcourait une végétation variée, déjà fécondée par la chaleur du soleil. Plusieurs ancolies ouvraient leurs légers boutons, et maintes autres fleurs ordinaires répandaient une bonne odeur et s'élevaient sur des plates-bandes, celles-ci séparées par des allées de fin gravier bordées de roches uniformément rondes et blanchies à la chaux. Cette pointe de jardin s'entourait de cerisiers et de gadelliers de plusieurs tons de vert.

Maintenant disons un mot de nos deux jeunes amis.

Jean Durant est un grand garçon blond, déjà hâlé par l'air estival. Il est agréable à voir. Sa figure exprime la noblesse d'une âme éprise de son beau rêve de patriotisme et de relèvement de la terre, cette terre aujourd'hui si dédaignée, si oubliée même.— “Ce qu'il avait de beau surtout, c'étaient ses yeux”,— cette expression de Musset dans un conte oriental convient bien à Jean. Ses yeux sont d'un brun sombre ils transpercent, flamboient quand quelque chose marche à l'encontre de sa volonté tenace.

Il est aussi le meilleur parti du rang et même de toute la paroisse de Saint-Désiré. Ses quelques années d'études prises au collège de la ville ne lui ont pas monté la tête, comme la chose arrive tant de fois. Il est un bon fils d'habitant et il aime sa terre. Il la connaît, lui parle, maintenant qu'elle est à lui, en propre, il la cultive encore avec plus d'ardeur. Il sème ses blés de si tendre couleur, son trèfle au fort parfum, et le dimanche il se promène dans ses prairies, regardant pousser, suivant, intéressé, l'éclosion heureuse et la montée progressive de ses plants. Le soir après le repas pris en famille, il refait un bout de toilette, attèle sa jument et s'en va veiller chez Louise.

Depuis un an, il est plus assidu que jamais dans ses visites. Il veut une femme pour embellir le foyer nouvellement construit, et c'est Louise qui sera l'élue, Louise qu'il aime et qu'il désire. Et comme on le voit, sa demande semble acceptée.

Louise est plutôt petite de taille, de santé florissante. Ses joues n'ont pas besoin de fard pour les aviver. Sa riche chevelure noire a passé sous le ciseau et des mèches rebelles glissent sur son front. Elle a une physionomie qui ne demande qu'à sourire ; sourire à tout, sourire à la famille, à la vie, à l'amour aussi. Mais sous cet air de demi-gamine se cache une grande

élévation de caractère. Si Louise paraît d'une nature fière, peu communicative, elle a eu une jeunesse pour expliquer le fait. Sa mère morte, il y a quelques six ans, c'est elle, l'aînée, qui a pris le commandement de la maison, a élevé ses jeunes frères et sœurs, au nombre de sept, soutenue par son père et n'a pas failli à sa tâche. Elle est le type de la vraie jeune fille canadienne des campagnes, dont l'éducation première a été soigneusement formée par une mère chrétienne.

On n'est pas riche chez le père de Louise, mais tout marche à souhait quand même. La terre est bonne, généreuse, et le nouvel été s'annonce prospère entre tous. Les foins lèvent drus, le potager est déjà fait, la toliette du jardin terminée. Il y a de l'ouvrage pour tous, les plus âgés comme les plus petits.

Ce dimanche soir, Louise pense à elle-même, à son avenir qui s'ouvre à la lumière éblouissante de l'amour. Pressentant la demande qui lui sera faite, elle s'est mise en blanc. Un peu de coquetterie va bien à la femme quand c'est pour l'aimé, et sous le regard d'ardeur exquise dont il l'a enveloppée, à son arrivée, elle s'est sentie heureuse, heureuse.

La jeune sœur la remplacerait à la maison. De trois ans de moins seulement, elle serait tout aussi capable que Louise de surveiller la maison et de continuer l'éducation des enfants. Et elle, Louise, ouvrirait ses ailes, bien grandes, vers son Rêve.

L'an dernier, on était venu de la ville pour lui faire la cour. Un beau jeune homme, à cheval, arrivait tout parfumé, toutes paroles faciles. Louise se sentait réjouie, mais son cœur ne battait pas plus vite en le revoyant. L'étranger la faisait causer, lui trouvant de l'esprit. C'était une distraction hors ligne pour le blasé qu'il était, et il prenait un malicieux plaisir de la surprendre quelquefois, même la semaine. Mais Louise ne se trouvait jamais prise au dépourvu. La demeure était propre, les petits bien sages. Alors il lui disait son étonnement bien grand. La jeune fille dans un éclat de rire, tout bonnement répondait ; “On se dépêche, quoi !”

Jean et le citadin se rencontrèrent, c'était inévitable. Cependant, ce dernier comprenant la force d'attraction d'un “pays” partit et plus jamais ne revint.

Le dimanche suivant, Jean arrive un peu plus à bonne heure, et parle au père Prémont. Celui-ci se montre flatté de la demande en mariage, vous le pensez bien ? Le plus riche parti de sa place, et sans dédaigner les qualités morales, il n'était pas fâché que sa fille eût de belles et de bonnes choses. Il agréa, joyeux donc, le nouveau gendre : pour lui il fait sortir le plus vieux vin de sa cave et trinque au bonheur des futurs mariés.

Jean parle de faire la noce après les travaux, c'est-à-dire, pas tout-à-fait une noce, car il avait pensé faire un voyage dans l'Ouest canadien — ceci, une surprise qu'il réservait à Louise,— pour visiter des cousins *expatriés* depuis nombre d'années, et pour comprendre l'installation des machines agricoles nouvelles. Jean a sa politique, il tient ferme à ses idées. Il a du goût pour les instruments modernes, ayant donné leurs preuves et qui facilitent la culture. Et l'on cause...

On parle tant et si tendrement en famille, ce soir-là, que Jean s'oublie et ne part qu'après minuit.

Les petits étant couchés, Louise, le lendemain leur raconte l'heureuse joie qui vient à elle. Ils ne resteront pas seuls, puisque la grande sœur Antoinette la remplacera auprès d'eux.

Les jours s'écoulaient, les semaines de même. Louise est tout entière à son bel idéal. La nouvelle s'est vite répandue. De toutes parts, on la félicite, et le soir, souvent chez des amies voisines, il est question de ruban et de trousseau.

Un de ces soirs, Louise revient d'une course qui s'est prolongée en ville. Elle n'a pas peur, car il ne fait pas encore nuit. Par le sentier qui raccourcit, battu au milieu d'un champ de foin, la jeune fille émiette ses pensées qui ne sont pas de couleur sombre. De temps en temps, elle entend le cri d'un oiseau nocturne perché dans les pommiers, tout près, et aussi, le bruit d'une nuit d'été qui éivre par son pouvoir et son silence clair. Ça sent bon, partout, la bonne odeur des champs et de la verdure environnante.

Louise en approchant ne voit aucune lueur chez elle. Tous sont sans doute couchés, comme la chose arrive souvent, après une journée complète de travail. Elle hâte le pas, aussitôt intriguée. Dans les marches de l'escalier qui va à la cuisine d'été, elle voit une tache blanche qu'elle ne s'explique pas d'abord. La forme se précise et elle reconnaît son petit André, le dernier des garçons, le feu follet de douze ans, celui-là qui rit toujours de ses deux rangées de dents blanches, la figure ronde et rose et de l'esprit tout plein ; celui-là qui lors des exercices préparatoires de la Communion solennelle avait eu l'idée de mouler les Saints, dont les statues ornent les deux côtés de l'autel. Ce fait très drôlatique s'était vite répandu, et ce qu'on avait ri.

Dans le secret de son cœur, la jeune fille se sent une préférence pour lui, le cher bambin. Aussi sa surprise est grande de le rencontrer là, à cette heure tardive. Elle lui dit son nom, le petit homme ne bouge pas. . . Il pleure, il pleure comme une source et sa jaquette en est tout humide. Qu'a-t-il ? . . . Louise le prend dans ses bras, monte les marches, donne de la lumière et dans une chaise berçante, elle berce son petit. Elle lui relève la tête par un baiser, et les prunelles en feu, qui ne savent pas encore cacher les secrets désirs du cœur, disent à Louise la grande douleur d'André. Il la veut pour lui seul, ne peut pas permettre que Jean l'amène. Quelle autre Maman la remplacerait ? Toutes ces pensées éclatent dans les yeux d'André, et lui serrant fortement le cou de ses bras, il semble vouloir préserver Louise d'un danger imaginaire.

Elle va le coucher dans son lit, et s'apprête à le veiller, car il a une grosse fièvre. Le lendemain, il est réellement malade, la température monte. Il murmure des mots hachés, incompréhensibles. Louise ne le quitte pas, elle le soigne avec un dévouement maternel. Et ses pensées, tout en veillant le petit malade, sont bien tristes, inquiètes. Mon Dieu, que faire ! Elle aime tant son Jean, mais André qui la réclame, il peut en mourir, le pauvre ; elle ne veut pas songer à cela. Il est à elle, c'est son bien, et que ne peut-elle lui donner pour le savoir heureux ? Dans un de ces éclairs qui éclatent à certain moment critique de la vie, elle entrevoit toute son existence future. Une grande lumière de tendresse monte à ses yeux qui brillent de toute l'ardeur d'un dévouement ignoré.

La maladie suit son cours, et André est hors de danger. Il ne reste qu'une forte faiblesse à combattre. Le médecin déclare l'extrême sensibilité de l'enfant qu'il convient de ménager le plus possible.

Louise a revu Jean, mais n'a pas encore osé rien lui dire. Un jour, elle se décide. Et Jean apprend la cause de la maladie d'André, et la décision de la jeune fille qui ne veut pas se marier.

Jean se rébiffe. Et lui, qu'en fait-on ? Pauvre Jean qui n'a pas encore connu la douleur morale, il se cabre, ne veut pas perdre sa belle fleur d'amour.

— Il grandira, ton André, lui dit-il, il partira, fera sa vie et ton dévouement, ta folie plutôt aura été inutile. Laisse-moi espérer, attendons deux ans, trois ans, je serai patient, et ton petit frère comprendra alors.

— Mais non, mon ami, il vaut mieux ne plus venir. L'apaisement viendra et tu souriras encore à la vie.

— Je ne sais ce que sera mon avenir mais j'y perds foi et mon amour ne saura s'éteindre. T'imagines-tu quelle sera ma vie ?

— Ne parle pas comme cela, ne blasphèmes pas l'existence. Il s'y trouve encore tant de joies et tu verras des jours de bonheur. C'est moi qui te le dis, ami.

Ils parlèrent ainsi longtemps, redisant les mêmes refus, les mêmes appels au bonheur partagé dans un si grand amour. Jean se débat, il est prêt à l'impossible pour conserver sa Louise. Mais Louise ne consent toujours pas. Les raisons d'aujourd'hui peuvent se renouveler et André souffrira davantage. Justement, il l'appelle.

— "Adieu, mon ami, lui dit-elle, se levant. Il faut partir."

Et dans ses yeux rapprochés passent un reflet d'énergie et de tendresse à la fois qui émeuvent Jean. Il obéit, et ne dit mot. Prenant les mains de Louise, il se penche, y pose ses lèvres pour un baiser dont la jeune fille ressentira la morsure toute sa vie, et ivre de chagrin, il part. Il s'en va vers une nouvelle étape qui sera, Louise n'a pas le courage de l'envisager. Ses forces sont finies. Près d'André, elle sourit pour ne pas l'attrister.

Le père Prémont, en apprenant la décision de sa fille, se fâche. C'est un jeu d'enfant cela, et que va dire le monde ? Elle sera traitée d'insensée. Peu à peu, il revient à de meilleurs sentiments, devant la douceur de Louise qui s'occupe de tout, comme autrefois.

.....

Dans l'éclatante lumière d'un matin déjà chaud de soleil, Louise part pour le champ, le râteau sur l'épaule. Le temps des récoltes est venu. La large capeline lui nimbe la figure qui reste la même toujours, mais l'on croirait entendre les battements d'un cœur fatigué. . . et André trotte joyeusement à ses côtés.

Les deux sont confiants, l'un dans l'éclosion de sa jeunesse toute tendre et l'autre dans l'acceptation du devoir imposé.

VIVETTE.

Votre journal.— Quand vous désirez acheter quelque chose, où le cherchez-vous ?

Quand vous avez besoin d'informations relatives à quelque événement futur, où les cherchez-vous ?

Dans le journal.

Où pouvez-vous obtenir des renseignements sur les événements courants, les sciences, la politique, et où puisez-vous la plus grande partie de votre instruction ?

Dans votre journal.

Quand votre marchand veut faire des affaires, par quel médium y arrive-t-il ?

Par votre journal.

Quand votre localité, les églises, les écoles, les organisations civiques ont besoin de coopération, à quoi font-ils appel ?

A votre journal.

Telles sont quelques-unes des raisons qui font que le journal est votre journal, et que les sociétés ne sont pas plus fortes ni plus prospères que leurs journaux.

CHEZ LES MEMBRES

De la Société des Arts, Sciences et Lettres et chez les amis du "Terroir"

par Maxime LeDOYEN

"La Société des Arts, Sciences et Lettres a pour objet de grouper des Canadiens français désireux de cultiver ou d'encourager les arts, les sciences et les lettres."

Voilà un extrait de la première constitution, la constitution fondamentale de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Fondée en octobre 1917, trois journalistes formèrent le premier noyau de cette société, qui obtint quelques mois plus tard, avec un effectif de quelques vingt-cinq membres, son existence civique.

En décembre 1923, S. H. le lieutenant-gouverneur, feu l'honorable Louis-Philippe Brodeur, lui accordait des lettres patentes la constituant en corporation. Elle comptait alors 180 membres.

* * *

*Et toi, riant automne, accorde à nos désirs
Ce qu'on attend de toi, des biens, des plaisirs.*

(H. LAMBERT.)

* * *

Avec octobre 1926, la Société des Arts, Sciences et Lettres commence la dixième année de son existence. Qu'octobre 1927 lui apporte ce qu'elle attend, les biens du succès et les plaisirs de la gloire !

* * *

Le 28 septembre dernier, le président M. Alph. Désilets et le secrétaire-correspondant, M. Aimé Plamondon, convoquaient, pour le premier samedi d'octobre, l'assemblée générale-annuelle qui eut lieu à l'hôtel de ville de Québec. Le secrétaire-archiviste, M. Damase Potvin ("Sommes-nous assez heureux pour que M. Potvin soit notre secrétaire perpétuel?") et le trésorier, M. G.-Émile Marquis, (lieutenant-colonel ou colonel à ses heures), communiquèrent respectivement le rapport de nos activités intellectuelles et financières. Le tout fut agréé sans bénéfice d'inventaire.

Nous sommes là ! Tout est bien !

* * *

On a procédé à l'élection des officiers et des directeurs, selon que l'exige pour ce jour-là la constitution. Comme il est de règle et de tradition qu'un président ne peut occuper les mêmes fonctions pendant deux années consécutives, il n'y avait pas à lésiner, il fallait un autre président. Le président disparaît, vive le président !

Monsieur Raoul Dionne, qui était le vice-président senior, a été élu, à l'unanimité, le président pour succéder à M. Alphonse Désilets. M. Dionne, qui est le fondateur et le directeur de la fameuse chorale St-Dominique, représente l'art musical, tout comme son prédécesseur représentait la

littérature et tout comme le vice-président junior pour l'année 1925-26, M. Ivan Vallée, ingénieur civil, représentait l'élément scientifique.

* * *

Le nouvel élu à la présidence est le dixième de la lignée de ceux qui ont consacré une bonne part de leurs loisirs à la direction des manifestations de la Société des Arts, Sciences et Lettres. Il succède ainsi aux présidents de 1917-18, M. Georges Morisset, journaliste et publiciste ; de 1918-19, M. G.-E. Marquis, chef du service de la statistique de la province de Québec ; de 1919-20, M. J.-Onésime Gagnon, avocat ; de 1920-21, M. Théo. Paquet, avocat ; de 1921-22, M. G.-C. Piché, chef du service forestier de la province de Québec ; de 1922-23, M. le commandeur C.-J. Magnan ; de 1923-24, M. le Dr P.-H. Bédard, échevin de la cité de Québec ; de 1924-25, M. Narcisse Savoie, chef du service agronomique de la province de Québec ; de 1924-1925, M. Alphonse Désilets, chef du service de l'Économie domestique de la province de Québec.

* * *

M. Lorenzo Auger, architecte, a été élu vice-président senior. On a voulu sans doute rendre hommage au sympathique meunier du moulin de Vincennes, au maître si accueillant dans cet incomparable oasis du domaine du Terroir, à ce fidèle amant de la rivière Friponne. A M. le chevalier J.-Eugène Corriveau, auteur dramatique, a été dévolu le rôle de vice-président junior. L'un et l'autre succèdent respectivement à M. Raoul Dionne et à M. Ivan Vallée, I.C.

Les autres officiers sont les suivants : secrétaire-archiviste, M. Damase Potvin ; secrétaire-correspondant, M. Aimé Plamondon ; trésorier, M. G.-Émile Marquis.

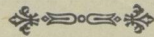
Parmi les directeurs, puisqu'il y en a quinze en tout, y compris les officiers, il y en a quatre nouveaux : M. Napoléon Lavoie, snr, ex-gérant-général de la Banque Nationale, M. Louis-Philippe Morin, expert-comptable, professeur à l'Université Laval, M. Jos.-S. Blais, ancien surintendant des succursales de la Banque Nationale, aujourd'hui administrateur de la librairie Langlais, M. Jean Thomas, fondateur, et directeur de l'Institut Thomas. Ces messieurs remplacent MM. Auger et Corriveau devenus officiers (vice-présidents) ainsi que M. Évariste Brassard, avocat, et M. le Commandeur C.-J. Magnan. Les autres directeurs sont M. le docteur P.-H. Bédard, M. Narcisse Savoie, M. Alphonse Désilets, M. Onésime Gagnon, M. Georges Morisset, des anciens présidents, et M. Ernest Légaré.

Les nouveaux éléments du bureau de direction, ce qui comprend MM. Lavoie, Morin, Blais et Thomas, vont sûrement apporter un concours précieux au développement pratique de nos activités. Voilà un groupement de gens à esprit positif, éclairé, expérimenté dont la Société des Arts, Sciences et Lettres, personnalité légale instituée par lettres patentes, ne saurait que bénéficier !



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(BOILEAU)

ECOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Un dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, :- :- :- :-

Allez vous inscrire à l'Ecole des Beaux-Arts. Les cours sont donnés gratuitement (sauf pour le diplôme d'architecture).

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts

Tél: 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

M. Antonio Langlais a été nommé aviseur-légal, MM. H.-J. Pinsonneault et René Lemoine, vérificateurs.

* * *

Tout dit, pour accentuer la dixième année d'existence, que des horizons nouveaux se dessinent sur le ciel de l'avenir.

* * *

Augmenter son savoir, tel est l'un des objets de celui qui devient membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Une mutualité intellectuelle, tel est le but que se propose par ses multiples manifestations la Société des Arts, Sciences et Lettres.

Il est inaliénable le capital intellectuel que vous accroissez en devenant membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

* * *

“ Le lendemain (de l'assemblée générale) dimanche, 3 octobre, au moulin de Vincennes, avait dit le secrétaire-correspondant, nous ferons une excursion . . . ”

Elle eut lieu, en effet, cette excursion, et grâce aux charmes de l'endroit, de la température, du concours féminin, du pittoresque unique, d'un soleil généreux et d'un clair de lune discret, de l'élégance et de la galanterie, d'un programme musical, d'un dîner délicieux, d'une hospitalité souriante et de poésie exquise, ce fut un véritable enchantement ! Les cascades de la Friponne murmuraient avec quelle harmonie douce et suave, le chant de la grande nature aux hôtes du moulin de Vincennes, tout épris des beautés de la haute falaise sur laquelle il est perché, de la vaste nappe d'eau toute miroitante qui le sépare de l'île mordorante où, dit-on, rôdent les sorciers . . .

C'est là, oui, c'est là que tous devraient vivre d'abord, puis mourir peu . . . à . . . peu !

Ce fut l'occasion de l'intronisation solennelle de notre nouveau président, Monsieur Dionne, et celle aussi de notre nouveau vice-président senior, Monsieur Auger, le grand eau . . . meunier du monastère de Vincennes.

Madame Dionne accompagnait son mari et présidait à cette réunion sociale du meilleur ton. On y remarquait, groupés ça et là, dans le grand vivoir, autour des meules, dans les salons ou dans les boudoirs à l'antique, sur les vérandas ou sur les balcons, sur le pont des soupirs au-dessus de la chute ou sur la terrasse dominant toutes les rêveries, comme autour des tables à l'heure du dîner que des mains de fée avaient organisé avec un art consommé: M. et Madame Alphonse Désilets, S. H. le maire de Québec, M. le docteur Martin, l'honorable juge Choquette, M. et Mme Georges Morisset, Madame Simard, M. et Mme Damase Potvin, M. et Mme Létourneau, M. et Mme Roy, Mme Kirouac, M. et Mme Jules Gauvin, M. le Chevalier Corriveau et Madame Corriveau, M. et Mme J.-E. Grégoire, M. et Mme Placide Morency, M. et Mme Jean Thomas, M. et Mme Laurent Morency, M. et Mme J.-H. Paré, M. et Mme Narcisse Savoie, M. et Mme Jos. Lemieux, M. et Mme Hector Faber, M. et Mme Louis Gagné, M. Napoléon Lavoie, M. J.-Onésime Gagnon, M. Évariste Brassard, M. G.-E. Marquis, M. Jos. -S. Blais, M. Maurice Bouliane, M. J.-D. Barbeau, M. Léonce Crépault, M. Aimé Plamondon, M. Ernest Légaré, le docteur Charles Turcot et autres.

“ C'est tout à fait charmant ! disait S. H. le Maire de Québec, que cette réunion de la Société des Arts, Sciences et Lettres. Je m'en réjouis et je m'en félicite et je demande mon admission comme membre de la Société ! ”

“ La motion de tout le monde pour appuyer la suggestion de M. le Maire, est adoptée à l'unanimité ! ” rétorque le président aux applaudissements de l'assistance.

* * *

Et depuis le 3 octobre se prolonge agréablement le souvenir des quelques heures délicieuses que nous devons à l'hospitalité

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. **J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.**

de M. Lorenzo Auger, agrémentée du concours de Madame Damase Potvin qui s'était volontairement et gracieusement constituée la pourvoyeuse parfaite de mets délicieux et généreux, et à qui la Société des Arts, Sciences et Lettres doit des félicitations et tout au moins une gerbe de riches compliments. * * *

Ceux, parmi nos membres, qui ont été les plus empressés à faire pour 1926-27 leurs saluts annuels à M. le trésorier nous remarquons : l'hon. Cyr.-F. Delâge, surintendant de l'Instruction publique, M. C.-A. Langevin, M. Claude Taschereau, M. Oscar Gilbert, M. Napoléon Lavoie, M. l'abbé Arthur Lacasse, curé de St-Apollinaire, M. J.-Arthur Paquet, M. Jos.-C. Hébert, Montmagny, M. J.-Arthur Larue, M. le Chevalier J.-E. Corriveau, M. Ernest Légaré, M. Arthur Picard, M. Henri des Rivières, M. le Dr Arthur Langlois, M. Louis-Philippe Morin, et M. le docteur Laberge, (Ste-Foy), M. Oscar Morin, sous-ministre des affaires municipales, l'honorable Philippe Psradis M. C. L.

* * *

La grande et récente campagne électorale qui s'est terminée le 14 septembre a donné du relief à quelques-uns des nôtres, parmi lesquels l'honorable Ernest Lapointe, Ministre de la Justice. Quelle que soit l'opinion politique de chacun, on ne saurait maintenant le méconnaître. Monsieur Lapointe mérite tout au moins les hommages que l'on doit à un Triomphateur qui a vaincu non sans péril !

Nous les lui faisons bien volontiers et avec une certaine fierté particulière puisque, depuis plusieurs années, il est membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres et qu'il est le seul représentant canadien-français, le premier lieutenant du premier ministre canadien, à la Conférence impériale à Londres, un événement de capitale importance politique et qui domine l'actualité dans tout l'univers !

* * *

Saluons aussi parmi ces autres triomphateurs, et qui sont des nôtres, l'hon. M. Philippe Paradis, M.C.L., M. Georges Bouchard, député de Kamouraska, et M. Oscar Boulanger, député de Bellechasse.

* * *

M. Henri Kieffer, chef du service de la protection des forêts de la province, est parti récemment en voyage d'Europe, accompagné de Madame Kieffer.

Un autre de nos collaborateurs, M. Jean-Paul Lessard, avocat, est depuis quelques semaines à Toronto où il séjournera toute une année à partager le travail de la société d'avocats Blake, Anglin et Cassells.

Nous nous réjouissons avec l'un de nos plus fidèles amis, M. Antoni Lesage, gérant-général des Prévoyants du Canada, du succès de l'un de ses fils, M. Laurent Lesage, notaire pratiquant à Québec depuis quelques semaines.

Nos félicitations à M. Henri Gagnon, directeur-gérant du "Soleil" qui a été élu président de l'Association de la presse canadienne.

* * *

Le concours d'histoire du Canada, organisé par l'honorable L.-A. David, secrétaire de la province, en l'an de grâce 1926 a été d'un beau succès. Sur douze sujets proposés aux concurrents, sept ont été traités à la satisfaction du jury, dont M. l'abbé Ivanhoë Caron, du bureau des archives de la province, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, était le secrétaire.

Au nombre des sept concurrents heureux, il y a un québécois, M. le Dr Arthur Vallée, qui avait comme sujet traité : *Sarazin*. Les six autres sont de Montréal (3), d'Ottawa (2) et de Régina (1).

Heureusement que M. le docteur Vallée, était là. Grâce à lui l'honneur québécois est satisfait et nous l'en félicitons chaleureusement.

Holt, Renfrew & Co.

Limited

FOURREURS

Dont la réputation est bien établie pour leur probité et la valeur de ses marchandises, depuis 87 ans dans le même établissement.

MANTEAUX DE FOURRURE
PALETOTS POUR HOMMES
Vêtements de Sport - Merceries

Charles HUOT

ARTISTE-PEINTRE

Travaux d'église, portraits, restauration de tableaux.

BERGERVILLE, QUÉBEC

:-:

Tél. 2-6975 s. 23

Eug. LECLERC, Président et gérant. J.-Alf. COOK, Sec.-trésorier.

Eug. LECLERC, Ltée

ASSURANCES : FEU, VIE, VOL, ACCIDENTS, Etc.

81, St-PIERRE

Tél. 2-8426 — Le soir 6713

QUÉBEC

Tél. 2-4600

Armand LaVERGNE

AVOCAT

111, Côte de la Montagne,

QUEBEC.

LS-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A

MORIN, BARRY & COTÉ

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation, Organisation, Direction

71, St-Pierre — QUEBEC

Edifice Banque Canadienne Nationale

Dr G.-E. BOURDON

DENTISTE, TRAITEMENTS DE LA PYORRHEE, PONTS, DENTIERS, COURONNES

52, ST-JEAN — Bureau du soir : Tél. 2-4698

— QUEBEC

Tél. Bureau : 2-3778

Résidence 2-4480-w

S.-Edouard GAGNON, C.G.A., L.A.

Comptable Licencié, - Syndic en matière de Faillite.

Spécialité: organisation de Compagnies à Fonds Social.

147, Côte de la Montagne

(Edifice Bossé)

QUEBEC

TAXIS BLEU-BLANC

TEL. 2-7133

Lorenzo AUGER

ARCHITECTE

39, St-JEAN

Tél. 2-1909

— QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Arthur Fitzpatrick, C.R.
Onésime Gagnon, C. R.

Maurice Dupré, C.R.
Charles Parent, L.L.B

Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

AVOCATS

111, de la Montagne Québec Téléphone 2-0212

Héliodore LABERGE

ARCHITECTE-EVALUATEUR

Edifice de la Banque Canadienne de Commerce de Québec
Tél. Bureau 2-4145 — Rés. 2-6233-w - 17, d'Auteuil, Québec

TÉLÉPHONE : 2-5460

Pour toutes vos assurances, adressez-vous à

Belleau, Auger & Turgeon, Ltée

FEU, VIE, VOL, ACCIDENTS, MARINE, CAUTIONNEMENTS, etc.

71, St-Pierre, (Edifice Banque Canadienne Nationale) Québec.

HOPITAL STE-MARIE

HOPITAL PRIVE sous la direction du Dr Jules Vallée

Pour tous les cas, à l'exception des maladies contagieuses et mentales
Spécialité : Maternité.

Téléphone 2-3829 — 1142, rue ST-VALLIER - QUÉBEC

Docteur TOUSIGNANT

SPÉCIALITÉS : Yeux, Oreilles, Nez et Gorge

Heures de Consultations : 2 à 4 heures p. m., et sur entente.

525, ST-JEAN Tél. 2-5776 QUÉBEC

Dr L.-N.-J. Fiset

Dr Olivier Frenette

Drs FISET & FRENETTE

SPÉCIALISTES : MALADIES DES OREILLES
DU NEZ ET DE LA GORGE

HEURES DE BUREAU

Dr Fiset { 9 à 11½ a. m.
1½ à 3 p. m.

Dr Fre { 3 à 5 p. m.
7 à 8 le soir

17, rue Ste- Ursule Tel. 2-0982 Québec.

FOURRURES

LES PLUS GRAN-
DES VALEURS
AUX PLUS BAS
PRIX.

Confection, trans-
formation, répara-
tion.

Satisfaction
garantie.

ULDERIC BÉDARD 242, Richelieu,
Québec.



Le mardi, 28 septembre 1926, a eu lieu à l'Assomption le dévoilement du monument à la gloire d'un chevalier du Terroir, Irénée Joseph-Adolphe Marsan, dont la carrière savante, longue et féconde, fut consacrée, exclusivement et pratiquement, au progrès agricole de notre province. Les fêtes qui ont marqué cet événement, pour glorifier à vrai dire, un contemporain, ont été dignes et brillantes. A M. Alphonse Désilets, notre président de 1925-27, qui a été l'un des plus zélés artisans de ce solennel hommage rendu à ce compatriote distingué, nos compliments, de même qu'à M. Narcisse Savoie, qui représentait, comme délégué à cette célébration, la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

* * *

Le dimanche, 17 octobre, avait lieu, à Québec, la cérémonie du dévoilement du monument à Jacques-Cartier. Les discours de circonstance furent très bien, parce qu'ils avaient le grand mérite, en général, d'être courts. Parmi les orateurs figurait M. Louis Létourneau, député de Québec-Est à la Législature. L'assistance fit non seulement sympathique accueil à ses paroles mais s'attacha avec un vif intérêt au passage suivant :

“ Me permettez-vous, M. le président, de rappeler que cette statue du découvreur a déjà une histoire qui se rapproche, en plusieurs points, de l'histoire de Jacques Cartier ? De même que la vie de Cartier est restée obscure jusqu'au moment où par ordre du roi de France, il reçut commandement d'explorer les terres neuves d'Amérique, de même sa statue ne fit guère parler d'elle jusqu'au jour où elle fut acheminée sur Québec. Il n'y eut de différence que dans l'endroit du premier hivernage. Ce fut, je crois, M. l'échevin Auger qui fit remarquer ce détail et qui réclama la statue pour son quartier. Apparemment les vents étaient contraires, car la statue ne bougeait pas. Mais St-Roch, qui fut longtemps le centre de l'industrie maritime, ne se découragea pas pour si peu. La lutte fut longue et ressembla souvent aux démêlés qu'eut Jacques-Cartier avec les pouvoirs de son temps. J'en sais quelque chose. Mais enfin tout s'apaisa ; le gouvernement, la Commission des Monuments Historiques, le Conseil de ville, la Société St-Jean-Baptiste, tous se mirent d'accord et cette coopération patriotique eut pour conséquence l'érection de ce superbe monument, au temps, au moment et à l'endroit désirables, et, semble-t-il, à la satisfaction de tout le monde.”

Ce fut une rude bataille, paraît-il, qu'il a fallu livrer pour vaincre au nom du simple bon sens et du sentiment populaire l'influence de certaines “éminences grises” !

* * *

M. le Chevalier J.-E. Corriveau vient de publier en brochure sa charmante comédie dramatique en trois actes intitulée : *Mon commis-voyageur*, dont l'action se passe à Saint-Pierre-et-Miquelon. Un exemplaire sous les yeux pour le parcourir à loisir nous fait goûter davantage le charme littéraire qui s'en dégage et nous rafraîchit le souvenir des succès qu'en obtint l'auteur lorsqu'il en donna la première représentation à Québec le 8 décembre 1925. Nos remerciements.

* * *

Quand les sociétés, comme les gouvernements, savent faire à propos des évolutions, qu'elles ont l'énergie de rompre avec la routine et l'ambition de se développer, leur existence, grâce à ces progrès raisonnés, est assurée. Au cours de sa dixième année d'existence, la Société des Arts, Sciences et Lettres franchira-t-elle une nouvelle phase d'évolution ?

Maxime LeDoyen.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin. J.-A. McCLURE, O. D., 109 St-Jean, Québec.

Des Rentes pour Tous

Vous n'êtes pas rentier?
C'est votre faute!
Avec le système perfectionné des "Prévoyants du Canada" les rentes sont mises à la portée de tous. Pour un sou seulement économisé chaque jour, vous obtenez une de nos belles rentes.

Maintenant que sont là, "Les Prévoyants du Canada" vous n'aurez que vous à accuser, si plus tard vous regrettez de ne pas être rentier.

NOUS SOMMES

la plus puissante compagnie de rentes viagères en Canada et l'une des plus fortes du monde entier.

EDIFICE

**Les Prévoyants
du Canada**

56 rue St-Pierre,
QUEBEC.

TÉL. 2-0688

LA CAISSE D'ÉCONOMIE de NOTRE-DAME de QUEBEC.

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Économie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La seule Banque d'Épargne à QUÉBEC.

"Comment Protéger vos Biens"

Demandez cette brochure

Elle vous dit comment vous pouvez assurer l'administration parfaite, économique et profitable de vos biens et de votre succession, en en confiant la gestion à une maison possédant au plus haut degré toutes les garanties de sécurité et de compétence.

La Société d'Administration Générale

EXECUTRICE TESTAMENTAIRE FIDUCIAIRE

MONTREAL :

35, rue St-Jacques

Tél. Harbour 4192

QUÉBEC :

96, rue St-Pierre

Tél. 2-1139

TAXIS

BLACK & WHITE

Tél.

2-7970

Les meilleurs chars.
La plus grosse flotte.



Chauffeurs costumés
Courtoisie, Sécurité.



*Les premiers
taxis à Québec.*

La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et réserve...
.....\$11,000,000
Actif, plus de.....
.....\$130,000,000



La grande Banque du
Canada français



254 succursales au
Canada. 210 dans la Province
de Québec, 12 dans
la Cité de Québec.



Filiale à Paris :

La Banque
Canadienne Nationale
(FRANCE)

14, RUE AUBER,
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.



PLACEMENTS

de sécurité absolue

Bray Caron & Dubé Limités

BANQUIERS EN OBLIGATIONS

105, rue St-Pierre, TEL. 2-8160 QUÉBEC.

Cuisinez au G A Z

Chaque jour il se consacre à l'ordinaire bien des heures dans des cuisines chaudes à étouffer. Pourquoi ne pas moderniser sa cuisine en y faisant installer un poêle à gaz — Il suffit alors d'approcher du brûleur une allumette enflammée et tout est prêt pour la cuisson.

Pas de poussière,

Pas de cendres,

Pas de misère.

Quebec Power Company

Quebec Railway Light
& Power Coy.



CHASSE

PÊCHE

La Vie au Grand Air

La chasse, la pêche, le canotage, la vie au grand air : ce sont là les sports que vous offre notre superbe automne canadien, avec ses belles journées ensoleillées, ses nuits fraîches, son atmosphère vivifiante.

Le moment est venu de voir aux préparatifs de cette excursion de chasse dont vous rêvez probablement depuis déjà plusieurs mois. Depuis quelques jours le feuillage de nos grands bois a pris ses plus belles couleurs, signe avant-coureur du grand sommeil qui enveloppera bientôt la Nature.

Où irez-vous ?

Les régions giboyeuses ne manquent pas au pays de Québec. Les Laurentides, la vallée du Saint-Maurice, les Cantons de l'Est vous offrent tous les avantages voulus : accès facile, gibier abondant et varié, lacs et rivières limpides et poissonneux, territoires accidentés et peu fréquentés. Ce sont tous des endroits excellents pour excursions d'automne.

A moins que vous ne songiez, cette année, à pousser jusqu'aux vastes forêts du Nouveau-Brunswick ou de l'Ontario-Nord.

Faites la revue de votre matériel ; huilez vos armes, rangez quelques agrès de pêche, examinez canot, tente et autres accessoires de campement. Adressez un mot à l'Agent du Tourisme du Pacifique Canadien, à la gare Windsor, Montréal ; il vous renseignera sur l'endroit qui vous intéresse particulièrement.

Billets et renseignements de tous genres fournis par les agents du



PACIFIQUE

CANADIEN

OU A

C.-A. LANGEVIN,

Agent Général,

Dept. des Voyageurs

Gare du Palais.

QUÉBEC.

